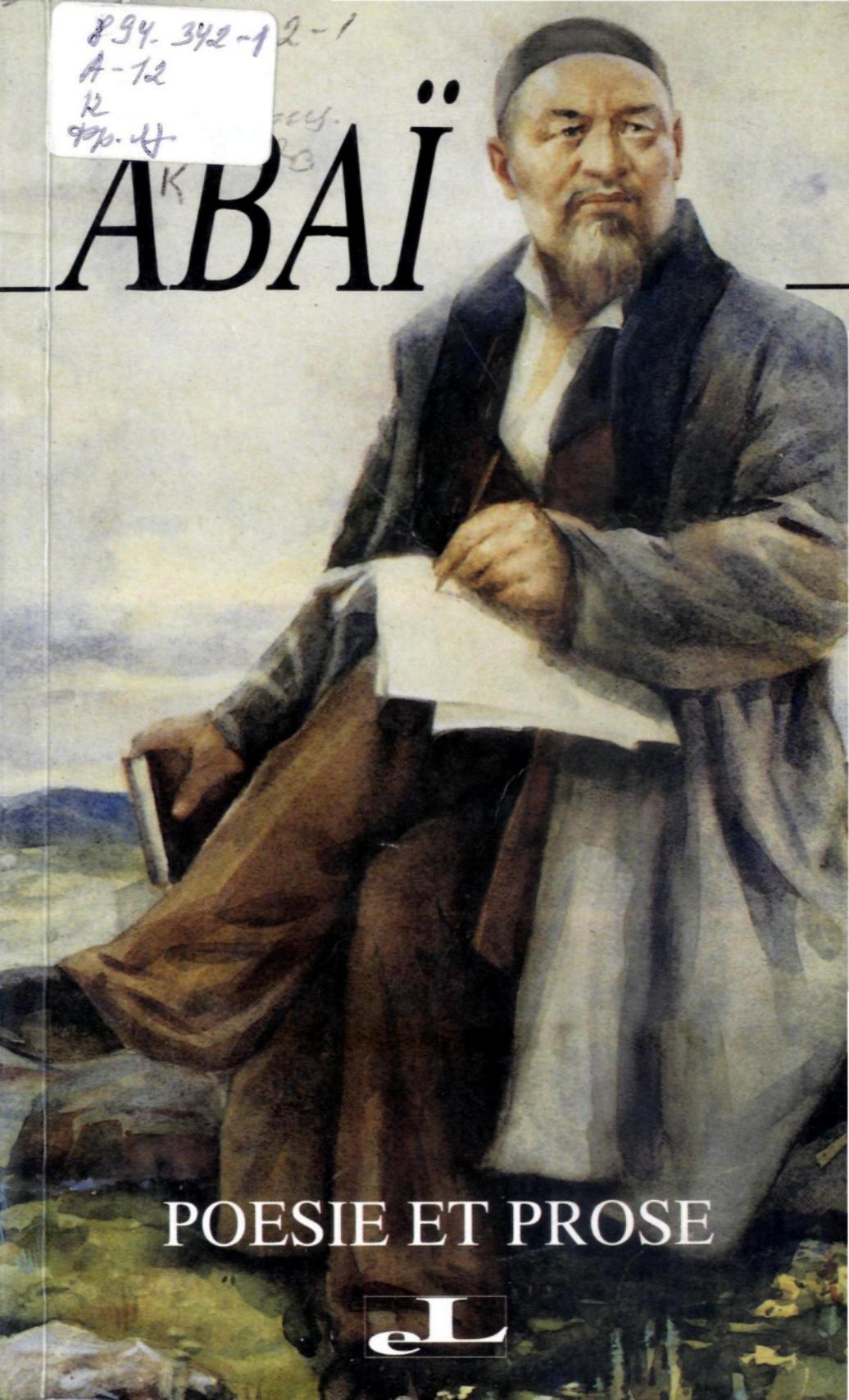


894.342-1 2-1
A-12
R
990.4

ABAÏ



POESIE ET PROSE



eL
FORAK *Centennial*

**АБАЙ
ҚАРАСӨЗ**

894,342-11
A12

ABAÏ
LE LIVRE DES DITS

Оглас

91897

№ инв. №

2/1
82

L'INGUERISSABLE TRISTESSE DU SAGE

(Eloge d'Abai)

*Pour le 150e anniversaire
de la naissance d'Abai.
Dédié à sa mémoire
avec amour et gratitude.*

*...Il est beau et sublime
dans sa quête éternelle de la vérité.
Goethe*

A

Abai. C'est ainsi, simplement par son prénom, que les Kazakhs appellent avec amour, avec tendresse, l'un des plus grands fils de leur peuple.

Poète et musicien, traducteur, philosophe et homme politique, Abai fut tout cela à la fois, en y imprimant la marque de sa personnalité hors pair. Abai est cependant aussi une des figures les plus tragiques de la littérature kazakhe.

C'était un sage atteint au fond de l'âme d'une tristesse inguérissable.

Et maintenant que j'ai la science,
Avec elle aussi l'éloquence,
Nul ne peut apprécier mes travaux.
Solitaire, j'attends le repos.

Abaï fut le premier à infuser la réflexion philosophique dans la poésie kazakhe. Réalisant la synthèse de la méditation et de l'art, il a fait naître dans les steppes une poésie nouvelle, délibérément tournée vers l'intérieur de l'homme. C'est à la confluence de la pensée et du style que s'est cristallisé son talent.

Naturellement soucieux d'un renouveau idéologique de la société kazakhe, Abaï ne pouvait y parvenir qu'en réanimant les sentiments nationaux affadis ou éteints, en rétablissant les traditions populaires authentiques. Dès la fin du XIXe siècle, son oeuvre s'est hissée au niveau du réalisme poétique propre à notre époque.

La poésie a pour vocation essentielle de traduire une individualité intègre, affranchie de toute aliénation. Et c'est en prenant le parti du peuple, seul capable à ses yeux de vitaliser l'art et de sauvegarder la cohérence de la vie spirituelle, qu'Abaï va tenter d'y parvenir.

Cependant, loin de se confiner dans l'imagerie contemplative du folklore, l'art d'Abaï s'attache à pénétrer l'essence même de la poésie populaire, en s'imprégnant de son attitude envers la vie, l'amour et la mort, envers les événements d'ordre cosmique.

Le vers d'Abaï s'accroît en permanence de toutes les couleurs du monde, de différentes associations littéraires et

philosophiques. On ne peut qu'être envoûté par la prodigalité de l'artiste à qui rien ne résiste — mélodie de la chanson, esquisse impressionniste, stylisation subtile, ironie multiforme ou musicalité suggestive.

La poésie d'Abai, chantante et mystérieuse, est comme un flux mental où la volonté d'expiation s'accompagne d'une spontanéité sans pareille. La voix déchirante de la conscience et le dépouillement de l'âme sont le reflet d'une compassion infinie pour la détresse et la misère humaines.

Son oeuvre est une douleur immense, parfois un cri de désespoir, tant elle fait écho à la destinée tragique des hommes. Mais il faut rester digne de la vie comme de la mort pour que cette dernière puisse être rachetée par une vie nouvelle. D'où le puissant souffle du coeur et de l'esprit qui sous-tend la poésie d'Abai, un souffle venu des profondeurs mêmes de l'histoire du peuple kazakh et qui le relie à l'universalité. C'est une sagesse transcendante, une lucidité des plus fortes qui émanent de ses chants à la pénétrante tristesse. Par le seul effet de son art, par la puissance de son génie, Abai enfante un univers qui tient tout ensemble de l'imagination et de la réalité passée au crible de l'âme. Son art a source dans la vie comme dans la littérature. Lui-même savait par coeur des milliers de vers des autres poètes, et il lisait dans le texte en arabe, farsi, tchagataï et russe.

Abai tendait néanmoins à renoncer à nombre des moyens d'expression qu'il maîtrisait en virtuose, afin d'incarner avec plus de concision et d'intensité l'univers intérieur. Toute sa vie durant, il ne cessera de fuir une réalité trop oppressante, celle de l'arbitraire féodal. Et l'éva-

sion vers le classicisme des akyns, ces bardes populaires, en était un des moyens.

Paradoxalement, la poétique traditionnelle le projette dans un univers d'idées nobles, généreuses, qui sont le mieux à même de l'arracher à un mode de vie obsolète. De fait, Abaï perçoit l'existence plus comme un combat que comme une suite de plaisirs et de sensations. Pour atteindre à la vie éternelle dans le Verbe poétique, il lui faut sacrifier son devenir ici-bas. Seule cette abnégation pourra ancrer son oeuvre dans les siècles.

Dans ce mouvement vers la rigueur et la concision Abaï privilégie peu à peu le mouvement même de la pensée, en aspirant surtout à affirmer l'intangibilité et l'unité infinie de ce qui est, de l'homme et du cosmos, de l'âme et des choses. Plus qu'aucun autre, il a le don des formules ciselées qui saisissent l'essentiel du phénomène spirituel ou historique.

C'est seulement à partir des années quarante de ce siècle que l'on a commencé à comprendre la dimension de l'oeuvre d'Abaï. Et le mérite en revient avant tout au grand roman de l'écrivain kazakh Moukhtar Aouezov, le premier à avoir révélé les germes de l'avenir qui, dans la poésie d'Abaï, perçaient déjà à travers le glacis de l'oppression impériale.

B

Abaï s'intéressait sérieusement à la philosophie, domaine où il fait preuve d'une grande érudition. Il médi-

taït notamment sur les idées de la philosophie orientale et occidentale surgies au déclin du XIXe siècle, allant parfois jusqu'à les contester ou même à les anticiper, sans oublier les grands poètes soufis, tels Omar Khayyam, Roudaki, Rumi et Yasawi, avec lesquels Abaï ne cessera de s'entretenir.

Plongeant jusqu'au fond des jours vécus,
J'en bois le breuvage empoisonné,
Et à nouveau je tiens pour réel
Le tapage trompeur de la foule.

Et je me remets alors à croire
Que l'on peut venir à bout de la ruse,
Et fuir pour trouver refuge en soi...
Ai-je bu tout le venin qui m'était destiné?

Les réflexions philosophiques d'Abaï sont à l'aune de son rapport au monde, en même temps qu'elles nourrissent sa position. L'éthique est le véritable élément de la poésie d'Abaï. Tout y aspire à trouver une valeur centrale, qui aiderait l'homme à surmonter la peur de la mort et les doutes de la quête existentielle. L'être humain, incarné avant tout dans son essence morale, se dissout certes dans la nature, mais celle-ci tient elle-même tout entière dans l'espace intérieur de l'homme.

La poétique d'Abaï est celle d'une communication cordiale entre les gens. Et s'il exhorte son peuple à s'éveiller enfin, c'est surtout pour que l'esprit et la chair

convergent dans un effort moral constant.

En cela il était aidé par la valeur particulière conférée au mot dans la poésie orientale, au point que l'on peut parler d'un culte de la parole. Le verbe lui-même se fait action pour mieux agir sur les hommes et les pousser à l'acte.

Dans les steppes la parole du poète était pour ainsi dire une arme, une épée tranchante.

Abaï a cependant réussi à marier de façon organique la sagesse de l'Orient aux idées avancées de l'Occident. Il aura été donné au poète steppien de parvenir à une synthèse orientalo-occidentale profondément humaniste, développant ainsi la démarche de Goethe qui s'opposait tant aux conceptions de l'eurocéanocentrisme qu'aux dogmes nationalistes.

De même, Pouchkine laissait apparaître dans sa poésie un développement singulier du thème oriental. C'est avec une pénétration étonnante qu'il a su sentir nombre de nuances musicales du vers oriental, tout en leur donnant une résonance sui generis. De son célèbre poème Caucase il avait dû retrancher la dernière strophe pour des raisons de censure:

Ainsi la loi retient la liberté bruyante,
La sauvage tribu languit sous le pouvoir,
Le Caucase aujourd'hui se tait, et sans espoir,
Subit de l'étranger la force contraignante...

Chez Pouchkine, la synthèse occidendo-orientale prenait le parti des peuples épris de liberté.

A la fin du XIXe siècle la Kazakhie subit elle aussi le joug colonial de l'autocratie tsariste. La steppe est étouffée par le retard économique, social et culturel. La culture nomade est en déclin, sans acquérir quoi que ce soit d'autre en échange.

Un monde harmonieux a été détruit par la violence. Une force hideuse, impersonnelle, obtuse, a fait irruption dans les steppes pour imposer une réalité venue d'ailleurs. Et sous la pression des gendarmes, c'est également la poésie, la légende, le conte qui doivent s'effacer. L'arbitraire n'engendre jamais rien. L'harmonie ne peut que s'effondrer face aux cataclysmes sociaux et face à l'expansion.

Tout poète kazakh ne pouvait, à cette époque, que se sentir rejeté dans une solitude tragique. Abaï comprit mieux que quiconque que l'unique salut résidait dans un retour au peuple en quelque sorte ressourcé et redynamisé. Jamais depuis les VIe-VIIIe siècles la pensée kazakhe n'avait oeuvré avec un tel effort, dans une telle communion.

La tension des problèmes communs, des soucis et des inquiétudes partagés par tous, traverse alors toute la culture nationale, depuis les abstractions philosophiques jusqu'aux épanchements lyriques.

De même que chez les grands poètes du XIXe siècle la synthèse humaniste revêt des traits individuels incomparables, de même chez Abaï la lutte contre le mal social et l'inhumain s'incarne de la meilleure façon dans la libre personnalité du combattant.

D'autres l'ont précédé ou suivi dans cette voie: Shakespeare, Goethe, Byron, Pouchkine, Lermontov, Rabindranath Tagore.

A

Les méditations en vers et en prose sur l'être humain et sa finitude avaient conduit Abaï vers Dieu.

Léger sur les lèvres le nom d'Allah.
Mais ce n'est pas la langue qui mène à Lui.
L'élan du coeur, l'aspiration de l'âme:
Rien d'autre ne conduit à la vérité.

Mais la Raison ne peut saisir Allah.
Ma langue est impuissante à parler de Lui.
Peut-on douter de Son existence
Alors que toute chose sur terre en témoigne?

Si Dieu créa le monde, ce n'était pas pour en faire le repaire du mal. La Terre appartient aux hommes parce qu'ils sont eux-mêmes une parcelle de Dieu. Sans l'homme, l'harmonie et l'unité du monde ne peuvent se concevoir. La raison fut donnée aux humains pour appréhender ce monde et faire de la connaissance l'instrument d'une fin supérieure.

Pour le sage véritable il n'y a pas de gouffre entre le ciel et la terre. Le mal n'est que le fruit de l'ignorance, il peut être dépassé par la volonté de connaissance orientée

vers le bien, vers ce but suprême qui est l'initiation à Dieu, à l'ordre et à l'harmonie supérieures.

Selon Abaï, l'homme a pour mission de vivre, créer et agir, non pas de demeurer captif du mal. Dans les pages surprenantes du Livre des Dits il a voulu exposer l'aboutissement de ses recherches et découvertes, son angoisse et son désespoir, la tristesse et la joie des révélations, les élans de son esprit et le bilan amer de l'expérience vécue, sa colère et sa soumission.

En voici les premières lignes: 'Ai-je bien ou mal vécu? Ce dont je suis persuadé, c'est d'avoir franchi un long chemin de lutte et de polémiques, de souffrances et d'inquiétudes, pour arriver à cet âge où, privé de forces, rassasié de toute chose, j'ai découvert combien mes actes étaient précaires et stériles, combien mon existence a été humiliante. Que faire à présent, comment vivre le restant de mes jours? L'absence de réponse à cette question me remplit de perplexité.'

Le Livre des Dits est un cheminement conscient vers la vérité. Le dessein en est simple et grandiose. Le poète ne se lasse pas de nous rappeler que l'homme étant une valeur sans égale, il lui incombe d'être beau et harmonieux tant dans son âme et son esprit que dans son corps et son cœur. Ses idées et ses actes ne doivent tendre qu'au bien.

Cette trajectoire allant de l'individu à l'humanité ne pouvait que marquer de son empreinte le climat de la poésie d'Abaï. Prendre conscience du monde réel et de la responsabilité de chacun dans ce monde, voilà ce que le poète a payé de son oeuvre et de sa vie.

Abaï posait impitoyablement à son peuple la question du sort de la Kazakhie. Loin d'humilier le peuple, son maximalisme moral l'exhorte à la sagesse, en étayant la foi de l'homme en ses propres forces.

Le monde est éternel, unique et harmonieux, explique Abaï. Ni la discorde ou l'abattement, ni même la mort ne sauraient détruire l'harmonie, car ils procèdent eux aussi de l'ordre naturel des choses.

C'est au seuil de la mort que se révèlent en l'homme les sommets de sa colère, de sa désespérance et de son espoir. De même dans l'explosion des sentiments, dans la tension de l'être tout entier et dans la passion extrême sans lesquelles l'inspiration n'est qu'un vain mot.

Abaï fut un créateur des plus authentiques. La frénésie du poète le portait aux limites de toute chose, de sa destinée. Une vie humaine est régie par les lois d'une harmonie sublime et tragique: amour et liberté s'accomplissent dans la mort, qui est l'ultime élan impétueux de l'âme.

A l'instar de tout grand homme, Abaï ne ressentait nulle peur face à la calomnie, face aux injures et à la haine des sots. Tel un citoyen digne de nom, il a rempli son devoir envers l'homme, au service duquel il resta jusqu'à son dernier souffle, toujours honnête dans son aspiration à la vérité.

L'amour confine toujours à la mort car la passion véritable n'existe qu'à cette limite. Et la liberté ne peut pas s'obtenir sans abnégation.

Ces leçons morales, nous les cherchons dans la poésie d'Abaï dont la vie appartient déjà à la légende.

İ

Le grand poète de la steppe, incompris par son propre peuple, était resté seul à seul avec Dieu.

Tant que la chair vit, captive de l'instant,
Tu tiens à peine debout dans les ornières.
Ne dis pas: Il est mort s'il a laissé
A autrui des paroles immortelles.

C'est parce que Abaï aima par-dessus tout son peuple que ses mots saignent encore, ainsi que saignait son âme.

L'âme fragile du démiurge était tendue comme la corde d'un arc.

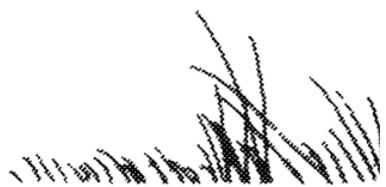
Il quitta cette vie sans faire ses adieux à personne. Ceux qui étaient dignes de sa conversation, de son amour et de sa compassion, l'attendaient dans un monde meilleur.

Alors qu'il avait consacré toutes ses forces à instruire, à éclairer son peuple, celui-ci n'entendait que les mélodies ensorcelantes de ses chants sans saisir toute la profondeur de ses idées, ni écouter ses sages conseils.

Ce fut le début et la fin de la tragédie d'Abaï.

Et la tragédie de son peuple, à la fois épris de liberté et insouciant, ne faisait que commencer et s'amplifier...

POESIE





* * *

O Kazakhs, mon peuple malheureux!
Les moustaches dissimulent ta bouche.
Sans pouvoir distinguer le bien du mal,
Tu n'as que sang et graisse dans la bouche.
Ton regard est accueillant de prime abord,
Mais, tel un marchand, tu changes de mine.
Sourd à autrui, tu ressasses des sons creux
Qui font en vain remuer ta langue.
Tes biens t'échappent, ton sommeil
Est troublé la nuit, et tu ne sais plus rire.
L'envie ronge ceux qui n'ont pas d'assise,
Qui changent d'avis comme une girouette.
N'importe quelle canaille les manipule.
Tu as perdu ton visage, mon pauvre peuple,
Et je doute que tu puisses le retrouver
Car toute volonté t'a aujourd'hui déserté.
Celui qui pour des vétilles s'offense,
Dieu lui retire tout bon sens.
Pas d'harmonie, de sincérité en toi,
Et tes troupeaux fondent comme neige au soleil.
Les rivalités mesquines t'ont épuisé,
Mais de toi elles s'emparent sans cesse
En t'enfonçant toujours plus dans la bassesse.
Où chercher une consolation, un espoir,
Avec qui franchir la montagne?
Infidèle, frivole et versatile,
De quoi te sert ta stérile gaieté?

Que faire si même celui qui pourrait
Te conduire hors des impasses
Se contente toujours de messes basses...

* * *

La nature peut mourir, l'homme est immortel,
Même si rien ne ramène le rire de tel ou tel.
C'est la rupture entre 'moi' et 'mien'
Que les ignares ont baptisée Mort.

Beaucoup sont captifs du périssable
Et trébuchent à chaque pas, puis tombent.
Mais peut-on dire qu'il est 'mort'
Celui qui derrière soi a laissé des traces?

Qui n'a jamais succombé aux tentations?
L'éternité aussi est sensible au précaire.
Mais on ne peut faire le partage
Si l'on s'écarte du fil de la pensée.

On ne peut pas vouloir garder un pied
Dans ce monde et un autre dans l'au-delà.
Celui qui flanche face au monde éternel,
Comment ma langue le célébrerait-elle?

* * *

Le tic-tac de l'horloge n'est pas un leurre.
La vie passe, la vie passe, dit-il.
Une minute, c'est une vie humaine:
Elle passe et meurt sans retour.

L'horloge est comme un voleur
Qui chaque jour nous dérobe un peu de vie.
Amour, inconstance, ça vient, ça s'en va,
Et rien de ce qui fut ne renaît un jour.

Mais la vie passée laisse un froufrou,
Un bruissement au fond des âmes.
La raison connaît tous tes subterfuges,
Horloge dont le tic-tac ressemble à une fugue.

Les jours, les mois, les ans disparaissent,
Et soudain te voici face à la vieillesse.
Le temps nous aspire dans son trou.
O Toi l'Eternel, sois clément envers nous.

* * *

Quand j'étais jeune, la science
Ne m'inspirait qu'indifférence.
Homme mûr, je ne sus la saisir.
Trop tard j'en ai fait mon empire.
A qui adresser les reproches
Pour avoir jadis raté le coche?
Les enfants sont une de nos joies,
Et j'aurai pu les instruire, moi.
Mais j'ai mis mon fils à la medersa
Où il n'a rien appris de tout ça.
Et maintenant que j'ai la science,
Avec elle aussi l'éloquence,
Nul ne peut apprécier mes travaux.
Solitaire, j'attends le repos.

* * *

Lourdes les pensées, léger le sommeil.
Poison la colère, fiel l'esprit.
Personne à qui confier le poids des mots.
Et faible consolation s'il se trouve quelqu'un.

A peine né, on doit apprendre à mourir.
Nulle destinée où infuser l'avenir.
Les joies, telles des traces, restent derrière.
Tout est voué à changer, hormis Dieu.

Heureux celui qui écoute la voix de la raison.
L'ignare avance comme un aveugle.
Le paresseux frivole, sans inspiration,
Est une proie facile pour la majorité.

Les médiocres vivent dans le déshonneur,
En se vantant de leurs vols, de leurs ruses.
Le châtement viendra frapper leurs turpitudes.
Il ne faut qu'un instant pour casser un vase.

Ceux pour qui la vie est dignité
Tendent vers le bien, vers la raison.
Qui s'en moque, vagabonde dans les villages.
L'insouciance gaie est un désert.

L'ignare suit les mauvais conseils.
Les fables, voilà toute son affaire.
Qui peut écouter des mots francs, sincères?
Le sot ne croit pas la vérité mais son absence.

L'aube sanglante, tissée d'or et d'argent,
N'aime elle aussi que les féeries.
Les paroles des vieillards, des sages,
Ont vite fait de la lasser.

* * *

L'homme n'est au fond qu'un sac de merde.
Mort, tu ne seras que puanteur.
Tu es fier, tu te sens supérieur à moi,
Mais nous avons tous deux la même odeur.
Hier un enfant, aujourd'hui un vieillard:
Tu vois, nous évoluons de même.
Aime ton prochain, respecte le mystère d'Allah —
Que peut-il y avoir de plus captivant dans la vie?

* * *

L'homme sensé coupe un cheveu en quarante.
En toute chose il sait rester lucide.
Car la Balance, le Juge sont en lui-même.
L'ignorant n'écoute que la foule, la vaine rumeur.

Il sourit par devant, crache par derrière.
Celui qu'il persécutait, il pleure sa mort.
Qu'il tombe sur un ou deux veinards,
Il les prend pour des gens bénis de Dieu.

Quand son âme flanche, Satan y tisse une toile.
Les anges sont meurtris et souffrent.
Dans le malheur, il n'admet pas sa sottise.
Et il adore Satan en qui il voit le vainqueur.

Habile et rusé, il multiplie son insolence.
A coups de rumeurs il divise les hommes.
La bassesse éleva-t-elle jamais quelqu'un?
Mais il faut bien un jour se pencher sur soi-même.

Qui a l'étoffe de conduire tout un peuple?
Qui réunit en lui franchise et humanité?
L'ignare certes devient chef de canton.
Mais honte et opprobre, voilà son nom.

* * *

L'aigle apprivoisé fonce sur sa proie.
Certains élèvent corbeaux ou crécerelles.
Dès que l'aigle s'est élancé,
On lâche à sa suite ces oiseaux.
Le corbeau s'envole en croassant,
La crécerelle file et le dépasse,
Mais alors que l'aigle fonce vers sa proie,
Ces deux-là ne font que gêner les chasseurs.
Mais leurs maîtres rient, heureux,
Sans que l'on sache bien pourquoi.
Toute la nuit, ils vantent leurs oiseaux
Qui ont tournoyé dans le ciel, inutiles.
Mon pauvre peuple, tu vis comme cela,
En te contentant de stupides plaisirs.

* * *

L'errant est sûr de suivre le bon sentier,
Et il est prêt à croire les hypocrites.
Satisfait de lui-même, tel un riche,
Il commet sans remords une injustice.
Ceinturé au-dessous de la taille,
Il marche fier comme un paon
Et finit par souiller son blanc tymak.
En été, il n'a pas mieux à faire
Que de se pavaner bonnet sur la tête,
Badine toute blanche à la main,
Pour qu'on l'aperçoive et l'admire de loin.
Son pantalon étroit est signe d'esprit;
Sans arrêt il tire dessus
Pour effacer les plis aux genoux.
Tel un captif au temps compté,
Il ne le retire que pour la nuit.
Il rit avec tout le monde, plaisante en se grattant,
Comme s'il était votre compère,
Et fait le beau, joue des sourcils,
Mine boudeuse, mine enjouée...
Des coquins de ce genre, le monde en regorge.
Tous plus inutiles qu'un pet d'âne.
L'apparence est tout pour eux, rien dans l'âme.
Blouse courte, pantalon étroit:
C'est tout leur savoir-faire!
Jamais il ne leur viendra l'idée
De mener paître le bétail,

De s'adonner à une besogne honnête,
De s'enrichir pour être utile au peuple.
Voyez-le aller de village en village,
Crevant son unique canasson,
Saluant de loin, un sourire béat aux lèvres...

* * *

Non par loisir j'écris des poèmes.
Et non plus pour recueillir des fables.
J'écris pour donner un exemple aux jeunes
Qui ont le coeur sensible et la langue souple.
Me comprenne celui qui cherche.
Celui qui a l'esprit lucide et l'âme nette.

Va droit devant toi, sans détours.
L'apparence ne débouche pas sur l'essence.
Mes paroles peuvent sembler bien étranges
A tous ceux qui ont grandi hors de tels mots.
Moi, je m'étonne de ceux qui, sans avoir compris,
Demandent d'autres mots, encore des mots.

Je me passe de Khazrat Ali, du dragon
Et de la Belle au Menton d'or.
Je n'exhorte pas les vieux à mourir,
Ni les djiguites à sombrer dans le déshonneur.
La peste soit des paroles trop belles,
Jamais elles n'auront de profondeur.

Des batyrs naissent des barymtatchis.
Hommes vains, avides de filles et de plaisanteries,
Hommes sans honneur et sans esprit,
Ce n'est pas à vous que je m'adresse.
Seuls des déments riront de mes paroles.
O ma langue, ne te donne plus de mal, tais-toi.

Où que tu sois, mon frère en poésie,
Ne gaspille pas en vain tes paroles,
Nul ne saurait en profiter.
Les mots les plus précieux vont au néant.
Le fat, le beau parleur, le coureur de filles,
Quelle joie pourrais-tu tirer d'eux,
Quelle joie pourrais-tu leur procurer?

* * *

Morte est mon âme, sain mon corps.
A tout venant je répète:
L'ami d'aujourd'hui est l'ennemi de demain.
Qu'y puis-je faire, yapyrmaü!
Je suis cataracte en ma maison,
Mais calme et timide face aux étrangers.
Désarçonné, docile et mou.
Ai-je donc toujours été ainsi?
Depuis trois jours mon échine est libre,
Plus rétive qu'une monture.
Mais que je sois pressé par le besoin,
Et à nouveau elle saura se ployer.
Pourquoi suis-je sombre, inaccessible,
Dès que mon esprit retrouve la paix,
Et de nouveau prêt à la ruse
Pour peu qu'un nuage la menace?
Dans les épreuves, dans le danger,
Au plus fort de la querelle,
Comment vaincre l'éclat des flammes?
Ne claque donc jamais la porte
Par où il te faudra rentrer.
Que tu sois prospère ou malheureux,
Un jour viendra de repasser par elle.

* * *

Les serpents de tes tresses te suivent,
En tintant avec un bruit de monnaie.
Cou blanc, sourcils noirs, bonnet de velours...
Avez-vous rencontré pareille beauté un jour?

Ses yeux noirs comme une eau miroitante.
Chaque regard comme un dard de braise.
Rangée de perles, clarté pure du visage...
Avez-vous rencontré pareille image?

Taille souple et fine, pieds menus.
Diamant le plus rare au monde.
Pomme douce, vive comme une flamme...
Avez-vous rencontré pareille femme?

Rien qu'à effleurer son poignet,
Le sang m'est monté au visage.
Rien que de m'être penché vers elle...
Avez-vous rencontré un feu pareil?

CHANSON DE LA JEUNE FILLE

Si douces sont vos louanges,
Si doux les mots que vous inventez.
Je ne répons plus de moi maintenant,
Mais savez-vous où vous m'emmenez?

Les autres, je ne les remarquais pas,
Moins encore les oiseaux de proie.
Mais un coeur noble comme vous,
Pourrais-je hocher la tête par dédain?

Vos paroles reflètent votre esprit?
Vous tel une braise, moi telle le beurre.
Vos paroles étaient si brûlantes,
Le beurre pouvait-il ne pas fondre?

Je serai calme si tu es clément envers moi.
Mais si tu me délaisses, yapyrmaï!
Songe: y a-t-il au monde un être
Au sort plus amer que le mien?

Si tu n'exauces pas mes désirs,
Tu n'auras plus qu'à m'enterrer.
Ne m'attire pas vers toi
Si ton amour n'est pas véritable.

Казань
У. ...
91807
Изд. ...
Республики Казахстан. Инв. №

Ton chagrin serait un malheur.
Mon âme serait réduite à néant.
La couche désertée par toi
Deviendrait vite mon tombeau.

Vous, homme viril, orgueilleux,
Les mondes tombent à vos pieds.
Je ne suis qu'une malheureuse
Qui attend sur votre seuil la clémence.

Si votre coeur s'inclinait vers moi,
Je volerais comme une tourterelle.
Alors, soyez le faucon qui fonce
Vers la proie tremblante de plaisir.

* * *

Les baïs soucieux veillent sur leurs richesses,
Plus pingres encore que des usuriers.
Ceux que frappera le courroux céleste
Convoient toujours les biens du prochain.
Ils vont en ville, boivent l'eau de l'Irtych,
Ecrivent tant bien que mal une délation.
Et reviennent plus fiers que des coqs,
Comme s'ils avaient conquis le grand fleuve.
Leur cheval tombe d'épuisement,
Et eux-mêmes sont criblés de dettes.
Mais qui leur montra jamais autre chose
Que la gloire du fripon, la ruse du fourbe?
Quiconque veut être différent,
On l'accuse de lâcheté, de faiblesse.
Le fort a le dessus, le riche a la prime,
Telle est la vérité qu'on vous enseigne.
Tant de filets sont partout tendus.
Et voici qu'on élève un chien rugissant
Pour le lancer sur qui a l'âme claire.

* * *

Tremblant comme un fil de soie.
Frissonnant comme une tige.
Plié de joie sous leur poids,
Pris de passion, de vertige.

Les mots nés de mes tourments.
Les mots nés de mes pensées.
S'ils vous ont plu, jeunes gens,
Prenez-les donc, et lisez.

Si quelqu'un s'y reconnaît,
Et s'ils enflamment des coeurs,
Alors chantez, chantez-les
Dans la joie ou le malheur.

O toi qui apprends par coeur
Les mirlitons, les rengaines,
Pauvre Kokbaï, quelle erreur
D'avoir raté ce poème!

* * *

Si un rayon éclaire ton âme,
Ecoute ces paroles.
S'il n'y a pas de lumière en toi,
Peu importe que tu sois vif ou mort.
Comment pourrais-tu voir
Avec une poutre dans l'oeil?
Prier sans imam, telle est la voie
Frayée par les kyzylbassy.
Mais que peut la foule tapageuse
Sans un guide plein de sagesse?

Un peuple prospère,
C'est un lac ridé par les vents.
Sur sa rive, des arbres
Où flâne une brise légère,
Mais des rivières fougueuses
Viennent se jeter dans ce lac.
Tel est l'endroit où mieux qu'ailleurs
Le bétail se multiplie.

Un peuple que le bien-être abandonne,
C'est un étang où l'eau croupit.
Sur sa rive nul oiseau ne gazouille,
Les jeunes arbres refusent d'y boire.
Et le bétail qui par mégarde aurait bu là
Sera fauché par la diarrhée.
Vivre près de cette eau maudite,
C'est pire qu'habiter un désert.

Le guide, voilà l'unité.
Ceux qui le suivent sont les zéros.
L'unité sans les zéros
Signifie quelque chose encore.
Mais si l'unité s'en va,
Qu'advient-il des zéros?
Avant ta vanité fais passer
La paix qui règne dans le peuple.
Ne contredis pas la Vérité,
Ne te disperse pas en vain, écoute!

* * *

Longue est la vie déjà vécue,
Il ne reste qu'à entrer dans la tombe.
Ma langue a perdu sa souplesse,
Mes mots résonnent dans le vide.
Dieu m'a gratifié d'auditeurs

Peu attentifs et peu sensés.
Ayant atteint un âge avancé,
Combatif jusqu'à la mort même,
Jamais je n'ai rencontré quelqu'un

Soucieux d'écouter mes paroles.
Tout près du faite de l'existence,
Toujours en lutte contre les ignares,

Je vais maintenant accoster.
Gare à ne pas trébucher,
A ne pas me cacher dans un gîte impossible.

Gare à l'ultime sursaut d'ardeur!
Il ne faut pas qu'un dernier chagrin
Me confine dans une impasse,
Qu'un simulacre de vigueur
M'oblige à déployer les ailes
Comme un oisillon sans expérience.
Ne te cache plus dans le nid,

Contente-toi de planer, mon âme!
Pourtant, l'angoisse me dévore.
Les paroles en moi débordent:
Que viennent donc les écouter

Ceux qui sont en état de comprendre.
Un chagrin vif, un chagrin immense
Ronge comme un feu ma poitrine.

Ecoutez, il faut que je m'épanche.
Je suis seul, les ignorants sont légion.
Comment leur expliquer
Que la vérité est amie de la paix?
Ils ne connaissent que le mensonge,
Aucune scélératesse ne leur fait peur,

Toujours en proie aux plus basses passions.
Jamais je n'ai pu, jamais je n'ai su
Leur faire entendre raison,
Insinuer en eux le moindre remords.

Et jamais je n'ai pu quitter mon pays.
Dieu m'a condamné à ce malheur,
A ce combat vain, impuissant.
Captif d'une amère solitude,

J'ai dû m'incliner face au sort...

* * *

Pourquoi languis-tu, ô mon âme?
Cesse de m'angoisser, confie-toi.
Ne tourne plus en rond comme un damné,
Parlons à coeur ouvert, toi et moi.

Honneur et gloire à celui
Que la foule porte aux nues...
Mais à quoi servent les louanges
Si manque l'aveu du peuple?

Qui sera loué par les fripouilles
Si ce n'est une autre fripouille?
Frappée par le courroux divin,
La foule chante des péans.

La louange n'est qu'un son creux
Inventé par les flagorneurs.
Et tel, loué aujourd'hui,
Est livré demain à la calomnie.

Tout vaurien est habile
A tresser un filet de mots.
Et dans ces mots il vous fait rouler
Comme une roue entre ses mains.

N'achète jamais les mots
Vendus à droite et à gauche.
Ils sont comme une putain
Qui se donne au plus offrant.

Je ne suis pas l'esclave des louanges.
Nul est leur empire sur la raison.
L'homme maudit par Dieu ne vaut rien.
Mieux vaut la mort que la honte.

La vie et toutes ses richesses
Sont une eau que le torrent emporte.
Les joies et le mal de l'existence
Ne sont au fond qu'un même venin.

* * *

Mon coeur est réduit en lambeaux
Par tous les vils desseins du monde.
Lui qui ne croit plus à rien,
Comment pourrait-il poursuivre sa ronde?

Certains sont morts, d'autres sont maudits,
De ceux que mon coeur aimait.
Sur qui pourrait-il s'appuyer
Depuis que partout la discorde est semée?

Toute proche est la vieillesse.
Devant moi plus le moindre espoir.
Seuls les rétifs continuent de danser,
Mais avec eux qu'ai-je à voir?

O toi dont le coeur est en sang,
Tourne-toi vers moi, rends-moi la vie.
Ramène chez moi la splendeur
D'une âme inassouvie.

* * *

Parler de honte pour endormir l'âme.
Ruser seulement pour survivre.
Ni amitié, ni haine véritable
Chez le faible, chez le mesquin.

Mais la satiété et l'ennui,
Mais l'envie pour tout réflexe humain.
Hors de l'honneur, de la conscience,
Le présent vit sans songer à l'avenir.

Parents et proches ont double face.
L'ennemi est plus fort que l'ami.
L'amour est feinte, la passion est vengeance.
Tel est le siècle où il me faut bien vivre.

Homme mûr aux actes enfantins,
Mis en joie par des bagatelles...
Le père gronde son fils par amitié;
Mais un fils peut-il gronder son père?

* * *

Déçu par les amis, par les faux frères.
Qui ne m'a pas encore trompé?
Proches ou lointains, à quelques exceptions près,
Tous portaient des masques.

Celui-ci est ami par intérêt.
Cet autre t'aime pour ta gloire
Et t'abandonne dans la détresse
Ou au plus fort de la bataille.

Partout, rien que vols et vilenies.
Nul n'a voulu écouter mes conseils.
Il ne reste plus rien dans ce pays
Qui puisse réjouir mon coeur.

Les riches baïs ont la mort dans l'âme.
Ni leurs chevaux, ni leur bétail
Ne sont à l'abri des brigands.
Les baïs n'ont plus la force de sourire.

Le marchand ne peut plus dormir en paix,
Car personne ne paie ses dettes.
Le débiteur s'en vante en public,
Sans même rougir de honte.

Les hommes sensés s'affligent
De la chute des mœurs alentour.
Mais les serpents, les crapauds venimeux
Les tournent en dérision.

Les beks relâchent leur pouvoir,
Inaptes à museler les voleurs,
En succombant eux-mêmes à la tentation...
Et nul ne leur demande des comptes.

L'ami est prêt à frapper l'ami.
Personne n'écoute personne.
Parents, mari, femme ou enfants,
Partout ne règne que la discorde.

Le fort ne s'en prend qu'au faible,
Le lâche ne s'en prend qu'au lâche.
L'ivrogne ne peut plus savoir
Où est le bien, où est le mal.

En été, en automne, c'est un supplice
Que d'aller dans les pâturages.
L'hiver est la saison la plus amère.
Tout travail vous tombe des mains.
Plus de respect pour les aînés.
Plus de frein à la cupidité.
Plus de franchise dans les mots.
Plus d'ami derrière votre dos.

* * *

Poésie, reine des mots et du langage.
Seul le sage pénètre son génie.
L'âme et le coeur sont réchauffés
Par la perfection de ses formes.

Seul un poète vil et médiocre
Peut glisser dans son vers un mot barbare.
Mais les auditeurs sont des ignares:
Qui peut reconnaître un mot à son poids?

Coran et hadith sont la source des mots.
La source même de la poésie.
Si les vers n'avaient pas tant de puissance,
Allah et son Prophète y auraient-ils eu recours?

Oyez le prêcheur à la mosquée.
Oyez les chants des saints prophètes.
Toujours le vers s'entrelace au vers,
Chacun à la mesure de son talent.

Nombreux sont ceux qui s'y essaient,
Mais il n'y a que quelques élus.
Seuls les meilleurs des Kazakhs ont le don
De tisser d'or et d'argent les vers.

Tant de faux poètes s'en tiennent
A des sentences banales et creuses.
Tant de poètes sots, ignorants,
Tressent leurs vers de bagatelles.

Prenant en main kobyz et dombra,
On chante des louanges aux gens indignes.
On vagabonde et mendie avec des poèmes.
On humilie les mots en terres étrangères.

La langue est suppliciée, l'âme est vendue.
On flatte pour arracher une aumône.
Et c'est souvent pour le plus offrant
Que l'on traîne les mots dans la boue.

Avide de s'enrichir soi-même,
On ne chante que devant les riches.
Mais ceux-là ne voient et n'entendent
Dans les vers qu'un bavardage inutile.

Je rejette les triviales sentences.
Je ne veux pas chanter pour les riches.
Pour écouter les mots nouveaux,
Rénove-toi aussi, toi qui viens m'écouter.

Si je parlais des preux du temps jadis,
D'une Belle ou de n'importe quelle fadaise,
Tu écouterais mes sons creux
En t'exclamant à chaque stupidité.

Mais aux conseils sensés le peuple est sourd.
On le dit soumis à son triste sort.
Mais des mots neufs peuvent le réveiller,
La poésie n'a rien perdu de sa force.

Cessons de marier le pin au saule,
La poésie à l'intérêt cupide.
Quiconque cherche gloire et richesse,
Ne trouvera pas un seul vers véritable.

Quiconque encense les rusés, les voleurs,
Quiconque se réjouit d'être flatté,
Quiconque brandit de faux épouvantails,
Ne pourra jamais tresser un poème.

Conscience, honneur, patience, talent:
Il n'existe pas d'autre choix en ce monde.
Là est la vraie pensée, la source de poésie,
Hors de la calomnie et du mensonge.

* * *

L'ami fidèle se fait rare.
Qui sait respecter les serments?
Ce qui a été n'est plus. Il ne reste
Que ruses, railleries, médisances.

Les bienfaits sont vite oubliés.
L'offense est la chose la plus commune.
Si tu demandes un service,
On te le fait payer au centuple.

Profit et louanges,
On ne les veut que pour soi-même.
A son propre avantage on répand
Rumeurs et calomnies.

Ceux à qui j'ai fait du bien
Me déçoivent et me chagrinent.
O Ciel, tu as estropié ma vie,
Je n'ai pas même rencontré de bien-aimée.

Les ennemis crânent et me narguent.
La perfidie des amis me lasse.
Qui fait le pitre, qui est un vrai pécheur?
Une vie ne suffirait pas à le démêler.

Qui peut reconnaître à son aspect
L'homme digne d'une amitié éternelle?
Qui peut se satisfaire d'être proche
D'un fripon imbu de lui-même?

* * *

La science enfante la tristesse,
Le savoir rend féroce et hargneux.
Qui est triste et plein de fureur
Finit un jour par se lamenter.
Comment pourrais-je trouver de la joie
A une existence ratée?
Mais je sais bien qu'il eût été impossible
De fuir au galop mes vices.

Et des vieillards aussi décrépits que moi,
On en rencontre partout sur terre.
Nul ne peut vivre à son avantage
S'il n'est insolent et futile.

La richesse n'ajoute pas d'esprit.
La beauté n'ajoute pas de fortune.
C'est dès le berceau qu'un enfant
Apprend à ruser et louvoyer.
Qui résisterait aux honneurs dont le couvre
Un ami en paroles, mais ennemi dans l'âme?
La brise fraîche que j'attendais
N'a jamais soufflé dans les espaces.
Mais terré dans mon coin,
Aurais-je pu même la sentir?

Si nous vivions dans la paix
Et dans le respect l'un de l'autre,
La vie certes serait plus facile.
Mais les joies sont éphémères.
Dès que quelqu'un hurle sa chanson,
La foule se presse autour de lui,
On s'entasse et se bouscule...
Mais celui qui sans beugler
Indique le droit, le bon chemin,
Tous le regardent de travers.
Qui pourrait les ramener à la raison?

Si le fond de l'homme vous intéresse,
Alors écoutez-moi.
Tel paon plein de morgue
Croit être le Créateur tout-puissant.
Tel serviteur de la loi vous met en cage
Sur une simple dénonciation.
Tel autre à l'apparence de dévot
Est tout pourri au-dedans.

Certains font même un pèlerinage
Bien qu'ils n'y soient pas tenus.
Mais ce n'est que pour mieux faire figure
De musulman exemplaire aux yeux d'autrui.

O vieillard pauvre et chenu,
Fuis vite la foule, rentre chez toi.
Car si les tiens se querellent,
S'ils se divisent en factions,
Alors tu devras prendre parti,
Alors les coups pleuvront sur toi.
Ne recherche pas des honneurs de chien,
Rentre chez toi même pour y mourir de faim.
Ne sois pas comme ces vieux
Qui errent sans but, semant le trouble.
Car les vieillards de cette espèce,
On en rencontre partout sur terre...

* * *

Le riche n'a de chagrin que la richesse.
Le riche n'a d'ami que la duperie.
Trembler pour son or est son seul réflexe.
Il ne lui reste que des miettes pour autrui.

Et il s'est enrichi moins pour son bien-être
Que pour se vanter et susciter l'envie.
Le gras cochon tient les autres pour des chiens,
Que quelques os rempliront d'amour pour lui.

Loue-t-on jamais quelqu'un pour son esprit,
Pour sa franchise sans louanges?
Où est la richesse? Dans la merde.
Pour l'or on se roulerait dans la fange.

Ecoute-moi et, si tu le peux, réfléchis.
Vends ton travail mais sans marchander ton âme.
L'homme n'a que trois mérites en lui:
Volonté, esprit clair et coeur de flamme.

* * *

Méfie-toi des thuriféraires,
Ruse et perfidie sont leur lot.
Crois-moi, ton salut ne réside
Que dans le travail et le bon sens.

Ne sois pas trop confiant et naïf.
Ne cours jamais derrière la gloire.
A la poursuite de mirages,
Tu trompes les autres et toi-même.

Face au malheur, ne te courbe point.
Dans la joie ne sois pas excessif.
Regarde toujours au fond de ton cœur:
Là gisent les seuls trésors véritables.

* * *

Cette passion qui te jette
Dans la glace ou dans les flammes,
Qui te cache toute chose au monde —
Sache qu'un jour elle s'éteindra.

Mais tant qu'elle en est au début,
Tant que tes sentiments restent purs,
Essaie de voir autrement le monde,
Réfléchis aux jours qui passent.

Plus tard, sans doute, tu verras
Les choses avec plus de sérénité,
Mais la confusion, la honte
Viendront interrompre tes pensées.

La sincérité, les aveux intimes
Ne seront plus qu'un son creux.
Ou alors tu auras la paresse
De te confier à qui que ce soit.

Et de toute façon,
Tu n'y verras plus clair en toi.
Hors du feu de la passion,
Rien ne pourra dissiper tes ténèbres.

* * *

Léger sur les lèvres le nom d'Allah.
Mais ce n'est pas la langue qui mène à Lui.
L'élan du coeur, l'aspiration de l'âme:
Rien d'autre ne conduit à la vérité.

Le corps s'agite, se démène
Pour acquérir son expérience.
La Raison et le Savoir du Coeur
Ouvrent sur l'amour du Créateur.

Mais la Raison ne peut saisir Allah.
Ma langue est impuissante à parler de Lui!
Peut-on douter de Son existence
Alors que toute chose sur terre en témoigne?

Le coeur ne sait pas mais il sent.
Il a sa propre Raison, son Essence.
En vain les sermons les plus sages
Cherchent des mots pour le convaincre.

* * *

La vie est passée, cortège de regrets.
J'ai vécu sans la goûter pleinement.
Je me suis pris pour un des nombreux penseurs,
Tout en vivant dans l'insouciance et la futilité.

Je donnais des leçons, moi-même en ayant besoin.
Et tant d'ignorants sont aujourd'hui mes égaux.
L'oisiveté est le mal qui nous mine tous.
Et les blagues sordides, et la gaieté sans but.

Celui qui dit la vérité, on le taxe de 'Russe'.
Nul ne se détourne de l'hypocrite et du vaniteux.
Sans renoncer à la ruse, à la calomnie, aux querelles,
Nous aurons tôt perdu tout visage humain.

Le serpent insidieux trouble notre paix.
Même l'ami manque de sincérité.
Il faut savoir pardonner les faiblesses du coeur,
Et ne pas garder l'offense tapie dans l'âme.

L'amour, l'amitié véritables font fi des quolibets.
L'union des coeurs doit résister aux turpitudes.
Mais chez nous, les aveux d'amour ou d'amitié
Sont un fardeau tissé de mensonge, d'hypocrisie.

Ni bien-aimée, ni ami en qui je puisse avoir confiance.
La déception s'est emparée de mon vers.
Le vaste monde m'apparaissait comme un lac pur
et lisse
Avant que mon coeur et mon âme ne soient souillés.

L'amitié, don de Dieu, devrait nous réchauffer.
La confiance devrait baigner l'esprit.
Mais moi, quand j'avais cru trouver un ami,
Il m'a griffé comme un rosier plein d'épines.

Pourtant, le coeur ne relâche jamais sa quête,
De tout son sang il appelle la venue d'un ami.
Mais je n'ai rencontré personne encore
Chez qui la fidélité terrasse l'adversité.

* * *

De mon chiot j'avais fait un chien:
Un jour, il a mordu ma main.
De l'ami j'ai fait un tireur:
Il vient de tirer en plein coeur.

* * *

La terre humide sera-t-elle mon ultime refuge?
Ma langue aiguisée se taira comme une fille timide.
Mon pauvre coeur déchiré par le bien et le mal
Ne sera plus qu'un stupide glaçon...

Car l'heure fatale est inéluctable.
Tôt ou tard elle sonne dans l'existence.
Mais le coeur impétueux, qui erra tant de fois,
Sera-t-il mal jugé par les générations futures?

Alors, malheureux, je n'aurai rien à répondre
Aux hommes libres de me condamner sans retour.
Pourtant, est-il juste de brûler deux fois?
Mon sang est obscur, l'âme est en proie aux ténèbres.

Homme à venir, regarde au fond de mon coeur.
Il y avait en moi une part de mystère,
Bien que né au pays des sentiers battus.
J'ai dû me battre seul contre mille, souviens-t'en.

Dans ma jeunesse, oui, je fus insouciant,
En colère je renversais les chandeliers.
Trop tard réveillé, je n'ai pas atteint au but.
Et si souvent on me tirait par un pan de ma veste...

Trop souvent ma volonté m'échappait.
Et j'ai dû errer sans sévérité pour moi-même.
Nul ne m'a suivi, et tant de gens m'ont humilié.
Mais sois miséricordieux, écoute-moi quand même.

Un poison me mine, un feu me dévore:
Le regret de partir sans avoir rien accompli
Et de voir mes chants se répandre, tels des ragots.
Allons, il vaut mieux qu'à jamais je me taise.

* * *

J'ai déjà trop déversé de paroles.
Affligé du présent, craignant pour l'avenir.
Mais je voulais que ceux pourvus de jugeote
Aient honte enfin et se mettent à réfléchir.

Notre peuple est disert, bien plus que les autres.
Les mots vont si vite qu'ils n'ont plus de sens.
Les yeux ont beau pleurer, le coeur perdre son sang,
Rien ne pourrait plus briser l'indifférence.

O mon peuple, calme ton orgueil, écoute-moi.
Délaisse la forme des mots, pénètre leur sens.
Ne vois pas là un vain conseil:
Il y va de ta propre existence.

Cesse d'errer sur des sentes qui ne vont nulle part.
Va sur la route qui seule mène au but.
Inapte à la science, inapte au travail —
Garder les troupeaux, tu ne le sais même plus.

* * *

Ne prends plus en main la dombra
Pour en tirer des sons ensorcelants.
Et toi, mon coeur, fige-toi sur-le-champ.
Les larmes vont jaillir des yeux.

Mon âme en cette journée maussade
A fait renaître le passé.
Noyant un reste de volonté,
Le cafard s'est emparé de moi.

O bien-aimée, si tu pouvais
M'infuser la chaleur de tes yeux,
Si tu pouvais de leur lumière
Dissiper l'angoisse qui me ronge.

Viens, avec ta tendresse de jadis,
Faire fondre la glace en moi.
Parle-moi gentiment, doucement,
Même si mon âme est pourrie.

J'accepterais tant de choses
Pourvu que tes doigts m'effleurent.
Mes pensées seraient éclairées
Par un seul mot de toi, de tes lèvres.

Epuisée par des courses inutiles,
Mon âme est trop lasse aujourd'hui.
Aie pitié de moi, ma bien-aimée,
Ranime-moi avec ton baume vivifiant.

* * *

Par le son l'on s'empare de l'âme.
Un chant divin, une douce mélodie
Eveillent en nous diverses pensées.
Nul plus que moi n'est captif des chansons.

Toute chose naît de l'esprit.
J'ai plongé moi-même dans ses abysses.
Mais il n'y a qu'une chanson
Qui puisse réchauffer ainsi le coeur.

Celui qui s'est perdu dans le désert
Va se jeter sur la première source,
Rien ne peut l'arrêter —
Ni les menaces, ni les raisonnements.

Le frisson d'amour, de passion,
Qui traverse les chants les plus divins
Peut seul revêtir de vie
Celui ou celle qui nous a quittés.

Comme si l'oreille était atteinte
Par un murmure oublié de moi,
Dans l'âme alors ressuscite
Même le passé le plus maudit.

Plongeant jusqu'au fond des jours vécus,
J'en bois le breuvage empoisonné,
Et à nouveau je tiens pour réel
Le tapage trompeur de la foule.

Et je me remets à croire
Qu'on peut venir à bout de la ruse,
Et fuir pour trouver refuge en soi...
Ai-je bu tout le venin qui m'est destiné?

* * *

Si le coeur ne désire plus rien,
Qui peut éveiller la pensée?
Quand la clarté déserte la raison,
Il nous faut vivre comme le bétail.

Si la raison cède au désir,
Elle perd toute profondeur;
Mais c'est le joug de la routine
Qui épuise l'esprit du vieillard.

L'âme assoiffée de plaisirs charnels
Se laisse mener par le corps;
Le corps à qui rien n'est refusé
Exige toujours plus encore.

Les animaux aussi ont un corps, une âme;
Mais sans raison et sans désir,
Peuvent-ils aspirer comme nous
Aux profondeurs du ciel ou de l'abîme?

Si le nom d'homme me fut donné,
Puis-je me passer d'aimer?
Un peuple digne de ce nom,
Peut-il se passer de raison?

* * *

Tu as grandi, tendu vers l'azur,
La tête libre, haute et téméraire.
Pareil au tapis doré des moissons
Qui couvrent généreusement la terre.

Depuis, bien des années rudes ont passé,
L'heure est venue de brandir la faux.
Ayant résisté au froid, à la canicule,
Ton esprit a su faire de vieux os.

L'âme ployait sous un poids trop lourd,
Le chagrin, les malheurs burinaient ton visage.
Mais tel un épi chargé de vie,
Tu dresses ta tête au terme de l'âge.

L'homme est mortel, mais sans craindre la mort
Il forge ce qui va lui survivre.
Quand la mort viendra te voler ton âme,
Tes actes resteront ici sans la suivre.

L'humanité pourtant sera cendres un jour,
Mais elle s'obstine à dans la survie.
Qu'importe où l'on sera demain?
Entre naissance et mort, il y a toute une vie.

* * *

Toi la prunelle de mes yeux,
Toi la raison de mon coeur.
Inguérissables dans mon âme
Sont les blessures de l'amour.

Lequel des vénérables
Et sages vieillards peut dire
Qu'il existe au monde un être
Plus proche de moi que toi?

Je vais chanter, verser des larmes
Sans ménager mes pauvres yeux.
Quand viendra l'heure de parler,
Les mots seront prêts pour celle que j'aime.

Je lui parlerai avec mon coeur,
Respectueux et décent.
Mais ne me comprendra-t-elle pas
Même si je me passe de mots?

Ton regarde me parcourt et me scrute,
Sans vouloir me dévorer pourtant.
Tu te tiens d'un air insouciant
Mais sévère est ton examen.

Malgré ma mine attristée,
Tu restes calme et froide.
Si je m'enflamme et me calcine,
Auras-tu plus de clémence envers moi?

Front dégagé, cheveux somptueux,
Taille et port de souveraine,
Cou blanc, joues couleur de l'aube...
Ne me dérobe pas ton visage.

Tes yeux noirs, l'arc de tes sourcils
Me clouent sur un pilori,
Tes lèvres de miel, tes dents blanches
Dessinent mon sort cruel.

A voir ton fin profil,
Ton corps épousé par la brise,
Qui pourrait croire qu'une telle fleur
Peut faire crouler des empires?

Ma bien-aimée, ne passe pas
Sans me gratifier d'un signe au moins;
Laisse mes yeux se rassasier
De leur image la plus chère.

Ta tristesse est pour moi l'hiver,
Ton sourire m'annonce le printemps;
Ton rire, tes trilles de rossignol
Font languir tout mon être.

Ne sois plus hautaine, inaccessible.
Mais ne m'envoûte pas non plus:
Seras-tu plus heureuse s'il me faut
Te sacrifier ma tête, ma vie?

Ton parfum fait se ternir les fleurs,
Ta clarté me cache le soleil;
A peine t'ai-je aperçue,
Mes os fondent comme une neige.

Ton image suffit à éclipser
Toute la gloire en ce bas monde;
Ma langue est impuissante à proférer
Autre chose que des louanges.

Sois l'unique joie de mon âme,
Sois le seul nectar de mon corps.
Je crois bien qu'à t'aimer,
Le Prophète lui-même me convie.

Mais n'aurai-je droit qu'au supplice,
Aux tourments de l'enfer,
Alors qu'un simple regard de toi
Suffit à me mettre en émoi?

Va, envoûte-moi si tu y tiens,
Que ton regard me jette un sort,
Que ton sourire aux dents blanches
Me consume dans le feu de la passion.

Quel homme, quel époux aurait
Le pouvoir de lui résister?
Seigneur, viendra-t-il le jour
Où mon coeur retrouvera le repos?

* * *

De haut je contemplais les sots
Et méprisais les ignorants;
J'avais voulu changer mon siècle
En me prenant pour un titan.

Mais j'ai trop manqué de soutien
Face à tant de légions d'ignares;
Enlisés dans leurs habitudes,
Mes conseils les laissaient de marbre.

Mais c'est la peur qui les habite,
Ils sont en proie à la démence;
Tels des crabes ils reculaient
Quand je leur prêchais le bon sens.

Si de la tête ils acquiesçaient,
Leur oeil demeurerait arrogant;
Maintenant je suis épuisé,
Seigneur, aie pitié d'un mourant.

Mes jours sont comptés, je suis l'hôte
De ma femme et de mes enfants;
Mais je sais que rien n'a changé,
Le peuple est le même qu'avant.

Tel est l'unique et vrai malheur,
Et pas du tout la pauvreté;
Mon peuple est le pire de tous,
Et j'ai honte de l'avouer.

Soumis aux voleurs, aux factions,
Aux vapeurs grises de l'ivresse;
Comment faire, ô usurpateurs,
Pour qu'un jour enfin il renaisse?

La vie paisible et le repos,
L'ennui sont indignes de moi;
Mais j'ai trop combattu en vain
Un monde où le perfide est roi.

Tiens-toi à l'écart de ce peuple,
Tu seras vaincu à ton tour;
Ecoute à la fin un vieillard
Auquel tout le monde fut sourd.

HIVER

Vêtu de blanc, robuste et chenu,
Aveugle, il ne remarque personne.
Visage austère, encadré de dentelle.
A pas grinçants il se rapproche,
Son souffle est glacial et mordant.
Le vieux compère a mis le monde en fièvre.
D'un coup de bâton il frappe un nuage,
Ce vieillard fringant aux joues rouges,
Et voici qu'une poudre de neige en tombe
Et recouvre l'arc sévère de ses sourcils.
Sa colère déclenche des bourrasques
Qui secouent hargneusement les yourtes;
Les enfants sortis pour s'amuser
Ont tôt fait de rentrer, joues et mains en feu.
Le berger doit enfiler sa touloupe, y enfouir
Son visage cinglé par la fureur du vieux.
Les chevaux frappent de leurs sabots la glace
Puis s'effondrent, bientôt à bout de forces.
Seuls les loups quittent leur repaire;
Berger, surveillance de près ton troupeau!
Braves gens, ne cédez pas au sommeil,
Ne vous cloîtrez pas dans vos blanches forteresses,
En livrant aux loups Kondybayou et Kanayou.
Quant au vieillard qui vous fait des misères,
Sachez qu'il va bientôt regagner ses pénates.

AUTOMNE

De lourds nuages gris couvrent le ciel,
Un humide brouillard s'étend sur le sol.
Mais, de faim ou de froid, les troupeaux sont animés,
Les jeunes bêtes bondissent alentour.

Les fleurs, le feuillage perdent leurs couleurs,
On n'entend plus le rire des enfants.
Arbres et buissons peu à peu se dénudent,
Pareils à des vieillards misérables et honteux.

Au village, un homme maigre, en haillons,
Apprête déjà les fourrures.
Les vieilles tissent et filent, les jeunes
Rapiècent les yourtes usées.

Oies et grues reviennent par bandes.
Une caravane lentement passe dans la vallée.
Les aouls se taisent, l'air sombre et renfrogné,
Ayant perdu leur insouciance.

Les vieillards et les enfants frissonnent,
Comme surpris par la fraîcheur soudaine;
Les chiens, sans attendre leurs os
Se sont mis à chasser les souris.

Piétinée est l'herbe des pâturages,
Le vent soulève une fine poussière.
Maisons froides, inhospitalières,
Dans l'attente de la suie, de la fumée...

PRINTEMPS

Le froid a fondu dès les premiers rayons,
Un tendre velours recouvre la terre.
Aux hommes, à toute chose vivante,
Le soleil sourit d'un air paternel.

Avec le retour des oiseaux, les fleurs revivent,
Les enfants à grands cris jaillissent des maisons,
Les vieillards, comme s'ils quittaient la tombe,
Sont heureux de se retrouver après des lustres.

Les parents des aouls proches ou lointains
Ouvrent leurs bras, leurs visages s'illuminent.
Oublieux déjà des rudes soucis de l'hiver,
Les jeunes s'abandonnent à leur liberté.

Chameaux et moutons acclament le printemps,
Les papillons volettent dans les ravins;
Sous le regard attentif des arbres, des fleurs,
Les ruisseaux serpentent en murmurant.

Les oies, les cygnes vont d'un pas solennel,
Les enfants cherchent les nids d'oiseaux.
Un faucon aux plumes luisantes fonce sur sa proie,
Que tu vas attacher à ta selle
Avant de rentrer comme sur un cheval ailé,
En passant devant les filles qui minaudent.

Clairs sont les habits des jeunes filles,
Tels les perce-neige vêtant le sol.
Les rossignols chantent dans la vallée,
Coucous et merles leur répondent des montagnes.

Soleil, la terre est ta fiancée languissante,
Plongée dans les ténèbres elle attendait
Ton retour pendant que tu courtais
Les jeunes filles d'autres contrées.

Le vent tiède apporte la bonne nouvelle,
Toute vie accourt au festin des retrouvailles;
Rejetant son voile glacial, le monde
Sourit au ciel, à la lune, aux étoiles.

O soleil bien-aimé, que te faisais-tu attendre?
La nature et les hommes étaient séparés,
Les passions ne pouvaient pas s'épanouir,
Le printemps, oiseau de feu, tardait à venir.

Le soleil, on ne le regarde pas dans les yeux,
Mais il réchauffe et l'âme et le coeur.
Et quel prodige, chaque soir, de voir le soleil
Rentrer sous sa tente pourpre et dorée...

ETE

Au plus chaud de la saison,
Quand l'herbe et les fleurs
Se sont gorgées de sève,
Au bord de la rivière fougueuse
Arrivent les troupeaux,
Arrivent chevaux et juments
Pour s'abreuver à l'eau pure,
L'un à l'autre se frottant
Avec leurs flancs rassasiés.
Leurs queues chassent les taons
Et en cadence frappent l'eau.
Autour d'eux les poulains
Gambadent en décrivant des cercles.
Les oies, les canards
Vont et viennent à coups d'ailes.
Les jeunes femmes et les filles
Ont dénudé leurs coudes blancs
Et, avec des gestes légers,
Riant et plaisantant,
Dressent près de l'eau les yourtes.
Le bai revient satisfait
De l'inspection de ses troupeaux,
En selle sur son ambleur.
Sous la tente les vieux
Sont assis autour d'un koumys
Parfumé comme au temps jadis
Et bavardent à mots lents.

Un enfant pleurniche
En réclamant capricieusement
Des friandises à sa mère.
Trônant sur des tapis moelleux,
Les baïs ont l'air grave
Devant les samovars fumants.
Les sages tiennent conseil,
Et galopent leurs paroles;
Les autres les écoutent
En acquiesçant de la tête.
Un vieil homme en sarrau blanc,
Bâton en main, sort de la yourte
Et grommelle aux bergers
D'éloigner de là les chevaux.
Le malheureux fait de son mieux
Pour gagner les faveurs du bai,
Dans l'espoir qu'il lui offrira
Un peu du savoureux koumys.
Les gardiens de chevaux,
En fête depuis le matin,
Paradent dans le village
Pour les beaux yeux des filles.
Les jeunes s'en donnent à coeur joie
Dans leur coin sur la berge.
Soudain, un oiseau bleu lâché
Par la main de l'un d'entre eux
Fonce droit sur une oie.
Le pauvre vieillard regarde
Et rit tout doucement,

Sans pouvoir ramener
En arrière la roue du temps.

* * *

Le cavalier à l'aigle suit une trace.
Qui cherche un renard finit par le trouver.
Un bon cheval et un compagnon fidèle
Sont toujours un don de Dieu.
Voici des traces de pattes devant
Une tanière où ils sont arrivés.
Le cheval dresse ses oreilles,
Le chasseur ôte à l'oiseau ses oeillères,
Et le voici qui s'élançe dans l'azur
Pour mieux apercevoir le renard.
Celui-ci à son tour l'aperçoit
Et se fige au détour d'un buisson:
Il a compris que rien ne sert de fuir.
Le poil hérissé, montrant ses dents,
L'animal est prêt à défendre sa vie.
Si le chasseur est de bonne humeur,
Il accourt au galop pour ne pas perdre
Un seul instant du spectacle.
Le renard armé de quarante pointes
Est un rude adversaire pour l'aigle,
Pour l'orgueilleux roi des cieux.
Celui-ci semble avoir attendu
Que son maître soit au premier rang.
Alors, dans un sifflement de plumes,
Il s'abat telle une pierre étincelante.
L'aigle et le renard s'empoignent
Dans un combat mortel de preux.

C'est pour le plaisir de l'homme
Que le rapace céleste
Et le rusé terrestre sont ensanglantés.
Neige blanche, aigle noir, renard roux.
L'espace d'un instant, on peut croire
Assister au bain d'une belle:
Son corps de craie, ses cheveux noirs
Jaillis comme un jet vivant.
Son corps de neige, ses joues rouges
Sous la flamme des noirs cheveux...
On pourrait croire aussi
Qu'un époux valeureux et sa femme
S'affrontent dans leur lit étroit.
Les deux omoplates ont tremblé
Quand l'aigle soulève le renard.
Liesse du maître et de l'oiseau,
Vainqueurs de la bête aux mille ruses.
Et ayant attaché à la selle son butin,
Le cavalier lance son bonnet en l'air:
'Qu'il y en ait encore trois fois neuf!'
Et de sortir son tabac,
Signe que l'âme est satisfaite.
Pas l'ombre d'un remords,
Son dessein était des plus purs.
Qui peut douter en ce monde
Qu'il n'y a pas d'affaire plus noble,
Plus inoffensive que la chasse?
L'arrogant qui contemple de haut
Toute chose ne peut pas le comprendre,

Il y faut un esprit clair et un coeur net.
Seul celui qui va au fond des choses
Avec l'oeil perçant de l'aigle
Saura comprendre mes paroles.
Seul le cavalier lancé au galop,
Seul le chasseur qui une fois a goûté
Aux délices de la chasse avec son aigle.

Poèmes traduits par A. Garcia

LE LIVRE DES DITS





PREMIER .DIT

Ai-je bien ou mal vécu? Ce dont je suis persuadé, c'est d'avoir franchi un long chemin de lutte et de polémiques, de souffrances et d'inquiétudes, pour arriver à cet âge où, privé de forces, rassasié de toute chose, j'ai découvert combien mes actes étaient précaires et stériles, combien mon existence a été humiliante. Que faire à présent, comment vivre le restant de mes jours? L'absence de réponse à cette question me remplit de perplexité.

Gouverner le peuple? Non, celui-ci est ingouvernable. Il vaut mieux que ce fardeau soit assumé par ceux qui affectionnent les maux incurables ou par un jeune homme plein d'ardeur et insatiable. Quant à moi, Allah m'épargne un fardeau au-dessus de mes forces.

Multiplier les troupeaux? Non, inutile même d'y songer. Que les enfants s'en donnent la peine, s'ils le veulent. Moi, je ne voudrais pas obscurcir le reste de ma vie en veillant sur les troupeaux à la grande joie des voleurs, des aventuriers et des mendiants.

M'occuper de science? Comment le pourrais-je dès lors qu'il n'y a personne avec qui échanger une seule parole intelligente? Et à qui transmettre le savoir accu-

mulé, à qui demander ce que j'ignore? Quel sens y aurait-il à rester assis dans la steppe déserte, une règle de calcul en main? Les connaissances ne débouchent que sur l'amertume, laquelle est source de vieillesse prématurée: personne avec qui partager les joies et les tristesses du savoir.

Peut-être faudrait-il me consacrer au service de Dieu? Je crains qu'il n'en résulte rien de bon. C'est une tâche qui demande sérénité et paix de l'âme. Ni mon âme ni ma vie ne connaissent la quiétude, et de quoi servirait la piété parmi ces hommes, dans ce pays-ci!

Eduquer les enfants? Je n'en ai pas non plus la force. J'ignore d'ailleurs ce qu'il conviendrait de leur apprendre, et comment. A quelle fin les instruire, pour le bien de quel peuple? Vers où les orienter si j'ignore moi-même dans quel domaine ils pourraient appliquer leurs connaissances? C'est donc là un terrain où je n'ai rien à faire non plus.

Voilà, c'est décidé: le papier et l'encre seront désormais mon unique consolation. Je vais noter mes pensées. Si quelqu'un y trouve quelque chose d'utile pour lui, qu'il les recopie ou les apprenne par coeur. Et si nul n'en a besoin, qu'elles restent donc par-devers moi.

Je n'aurai plus dorénavant d'autre souci.

DEUXIEME DIT

Il m'est arrivé d'entendre, dans mon enfance, les Kazakhs se moquer des Ouzbeks en disant: 'Voyez ces gueux aux larges robes qui vont chercher au loin des joncs pour en couvrir leurs toits, qui font des courbettes devant vous et vous insultent par derrière, qui ont peur du moindre buisson et qui n'arrêtent pas de bavarder comme des crécelles.'

Quand ils rencontraient des Nogaïs, ils se moquaient aussi d'eux: 'Le Nogaï a peur des chameaux, à cheval il est vite fatigué, il dort debout, et on ne trouve parmi eux que prisonniers évadés, soldats ou marchands. Il faudrait les appeler *nokaïs* et non pas Nogaïs.'

Et des Russes, ils disaient: 'l'ourouss à la tête rouquine perd la tête dès qu'il voit un aoul (village), il y fonce à toute bride pour y répandre les rumeurs les plus folles et croire lui-même tout ce qu'on lui raconte..

'Mon Dieu, pensais-je alors avec orgueil, aucun peuple au monde n'est plus digne, plus noble que les Kazakhs!' Et ces propos entendus ne manquaient jamais de me réjouir.

Mais je vois à présent que les Ouzbeks sont capables de faire pousser n'importe quelle plante, que leurs

marchands sont allés dans tous les pays, qu'aucun objet n'échappe à leurs doigts habiles. Ils vivent en paix, sans chercher à se faire des ennemis. Avant la venue des marchands russes, c'étaient eux, les Ouzbeks, qui apportaient aux Kazakhs des habits pour les vivants et des linceuls pour les morts, eux qui achetaient nos troupeaux quand père et fils ne pouvaient pas s'entendre sur le partage des bêtes. Aujourd'hui, sous les Russes, ce sont les Ouzbeks qui ont appris le plus vite les innovations. Riches propriétaires, mollahs instruits, habileté, luxe et politesse: rien de cela ne manque chez les Ouzbeks.

A mieux observer les Nogaïs, je m'aperçois qu'ils font d'excellents soldats, qu'ils supportent stoïquement les privations, accueillent avec humilité la mort, préservent leurs écoles, respectent la religion, savent travailler et s'enrichir, s'endimancher et se divertir quand il le faut.

Quant à nous autres, Kazakhs, nous travaillons pour leurs baïs en échange d'un salaire de misère. Et nos paysans aisés, ils les chassent de chez eux en disant: 'Kazakh, le sol n'est pas fait pour que tu le salisses avec tes sabots crotteaux!'

Leur force est de savoir apprendre avec persévérance un métier, de travailler sans relâche, sans perdre le temps à des querelles stériles entre eux.

Quant aux Russes éclairés et nobles, inutile d'en parler. Nous ne sommes même pas de taille à nous mesurer à leurs valets.

Où est passé notre enthousiasme de naguère?

Où est passé notre rire joyeux?

TROISIEME DIT

Quelle sont les causes de la division des Kazakhs, de leurs inimitié et malveillance réciproques? Pourquoi sont-ils si peu sincères, si paresseux et si avides de pouvoir?

Les sages ont remarqué depuis longtemps que le paresseux est aussi lâche et veule, prompt à se vanter; le vantard est toujours pleutre, sot et ignare, sans notion de l'honneur et de la probité; le malhonnête recherche la compagnie des paresseux, étant lui-même médiocre et peu soucieux du bien d'autrui.

Ces vices viennent de ce que les hommes n'ont souci que d'une chose: posséder le plus de bétail possible et, par conséquent, plus de prestige que les autres. S'ils s'adonnaient à l'agriculture, au commerce, aux arts ou aux sciences, rien de tel ne se produirait.

Les parents qui multiplient leur troupeau aspirent à ce que leurs enfants possèdent encore plus de bêtes et confient celles-ci aux bergers pour mener eux-mêmes une vie oisive: se repaître de viande, boire du koumys à satiété, jouir des belles filles et admirer les coursiers.

Quand leurs prés et pâturages sont devenus trop étroits, ils n'ont de cesse d'empiéter sur ceux du voisin,

lequel doit à son tour léser un autre voisin ou quitter les lieux de sa naissance.

Comment ces gens-là pourraient-ils se vouloir du bien? Plus ils sont pauvres, plus leur labeur est bon marché. Plus il y a de déshérités, plus les pâturages sont en abondance. Un tel attend que je me ruine, j'attends qu'il sombre dans la misère, et notre malveillance réciproque devient petit à petit une hostilité insurmontable qui nous amène à nous quereller, à nous enrôler dans des partis opposés, à soudoyer des personnes influentes.

Celui qui a été défait de la sorte ne cherche plus à travailler, à s'occuper de commerce ou d'agriculture, il n'a soif que de se vendre au plus offrant, à rallier tel ou tel parti, en végétant le plus souvent dans la misère et le déshonneur.

Il n'est rien qui puisse mettre fin au vol, au pillage dans les steppes. Si le peuple était uni, les gens feraient preuve de moins d'indulgence envers le voleur qui, profitant du soutien de tel ou tel groupe, opère avec une insolence plus grande encore.

Les honnêtes enfants de la steppe sont livrés aux criminels de tout poil qui ne manquent jamais de faux témoins pour certifier ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu. Et cela à seule fin de noircir une personne honnête, de l'empêcher d'accéder à un poste élevé. Pour peu que la victime cherche de l'aide auprès de ces vauriens, elle abdique aussitôt son honneur; et si elle s'y refuse, il lui faudra subir privations et malheurs sans pouvoir trouver un poste, une occupation digne d'elle.

Les chefs de canton qui ont obtenu leur poste par la ruse et la duperie fuient comme la peste les gens honnêtes et modestes pour ne s'aboucher qu'à leurs semblables, aux hommes faux et perfides — dont ils redoutent eux-mêmes l'hostilité.

Un nouveau proverbe est dans toutes les bouches: 'Ce n'est pas l'acte qui compte, c'est la personne.' Cela veut dire que pour réussir point n'est besoin que ta cause soit juste, tout réside dans l'adresse et la ruse de l'individu.

Les chefs de canton sont élus pour une durée de trois ans. Durant la première année, il leur faut écouter griefs et reproches: 'N'oublie pas que tu nous dois ton poste!' La deuxième année, ils l'emploient à combattre leurs futurs rivaux. La troisième est consacrée aux joutes pré-électorales. Que leur reste-t-il donc?

A voir les gens s'enfoncer toujours davantage dans les querelles, je finis par me dire que les chefs de canton devraient être élus parmi ceux qui ont reçu une instruction russe, aussi mince fût-elle. S'il ne s'en trouve pas, ou s'ils ne souhaitent pas être élus, c'est aux autorités du district ou au gouverneur militaire qu'il devrait incomber de désigner les chefs de canton. Ce serait utile à maints égards. D'abord, les Kazakhs ambitieux tâcheraient de donner une éducation à leurs fils; ensuite, les chefs de canton ne dépendraient plus du caprice des dignitaires locaux, étant subordonnés seulement aux autorités supérieures. Pour éviter les dénonciations et les intrigues de toute sorte, il faudrait épargner tout contrôle, toute inspection aux personnes ainsi désignées.

Nous avons eu tout loisir de voir combien l'élection des juges cantonaux était inutile. Il n'est pas donné à chacun d'exercer la justice. Afin de mener conseil 'au sommet du Koultoba', comme on dit, il importe de connaître toutes les lois héritées de nos ancêtres: la 'voix radieuse' de Kasym-khan, la 'voix ancienne' d'Essim-khan et les 'sept canons' d'Az Taouke-khan. Mais ces lois sont elles-mêmes en partie caduques et auraient besoin d'être révisées et amendées, or il existe peu de personnes assez irréprochables — voire aucune — pour mener à bien cette tâche.

Ceux qui connaissent bien les Kazakhs disent: 'Si deux juges sont réunis, attendez-vous à voir naître quatre querelles.' L'absence de juge suprême et le nombre pair des juges dans les tribunaux ne font que compliquer les choses. A quoi bon multiplier le nombre des juges? Ne suffirait-il pas d'élire dans chaque canton trois personnes instruites et sensées, sans limiter la durée de leur charge et en ne remplaçant que ceux qui auront agi de façon peu reluisante?

Faisons en sorte que les litiges soient tranchés par deux juges et un intermédiaire accepté par les deux parties. C'est seulement ensuite, si aucune solution n'est possible, que l'on aura recours à l'un des trois juges permanents. Nul doute que, dans ce cas, les querelles ne s'éterniseront point.

QUATRIEME DIT

Les gens attentifs ont constaté depuis des lustres qu'un rire sot est semblable à l'ivresse. L'ivresse conduit à agir mal, la conversation avec un homme pris de vin vous fait mal au crâne. Quiconque s'abandonne à un rire vide de sens s'affranchit de toute vergogne, commet des erreurs impardonnables qui lui vaudront d'être puni, sinon ici-bas, du moins dans l'autre monde.

L'homme enclin à méditer est toujours concentré dans les actes de la vie et face au tribunal de la mort. Savoir se concentrer dans ses actes et ses pensées, c'est l'assise même du bien-être. S'ensuit-il qu'il faut être constamment en proie à une sorte de mélancolie? Est-ce que l'âme connaît seulement la tristesse, non pas la joie ni le rire? Nullement. Je ne dis pas qu'il faut se livrer sans raison à la tristesse, mais que le sentiment de notre insouciance, de notre incurie, doit nous chagriner au point de vouloir en finir avec cet état afin de nous adonner à quelque chose d'utile. Non pas la gaieté sans but, mais un travail utile et raisonnable: c'est cela seul qui peut guérir l'âme.

Seules les âmes faibles peuvent se replier sur elles-mêmes, sombrer dans une méditation amère sans trouver la

moindre issue, la moindre consolation.

Si tu ris de la bêtise d'un mauvais homme, fais-le sans te réjouir de la sottise d'autrui mais en la fustigeant avec colère. Ce rire-là, tu ne l'auras pas souvent. C'est un rire bien trop amer.

En revanche, ris avec enthousiasme, avec une joie sincère, quand tu vois quelqu'un qui s'adonne à faire le bien, qui accomplit de bonnes actions dignes d'être imitées. Le bon exemple apprend à être humble et retenu, il t'empêche de plonger dans l'ivresse.

Ce n'est pas tout rire qui doit être approuvé. Il existe notamment un rire qui ne sort pas de la poitrine — cette voie donnée par Dieu —, mais qui naît artificiellement et se répand comme un son creux, rien que pour 'faire joli'.

L'homme vient au monde en pleurant et le quitte avec affliction. Dans l'intervalle il brûle absurdement, dans des querelles humiliantes et indignes, cette vie qui lui fut donnée et dont il est incapable de percevoir la vraie valeur, ce qu'elle a d'incomparable. Jamais il ne goûte au bonheur authentique. Il lui arrive de se ressaisir quand ses jours sont déjà comptés. C'est seulement alors qu'il commence à comprendre qu'aucun trésor au monde ne pourrait prolonger sa vie fût-ce d'un seul jour.

Vivre par la ruse, la duperie, la mendicité, c'est le lot des médiocres et des fripons. Crois en Dieu, mise sur tes aptitudes et sur tes propres forces. A un travail honnête et plein d'abnégation, le sol lui-même répond par de belles pousses.

CINQUIÈME DIT

Le chagrin assombrit l'âme, refroidit le corps, fige la volonté et se répand en paroles amères de la bouche, en larmes des yeux. J'ai vu des gens qui priaient: 'O Allah, fais-moi aussi insouciant qu'un enfant.' Ils s'imaginaient être des martyrs lourds de soucis et de malheurs, comme s'ils étaient plus sensés que des gosses! Mais on peut juger de leurs soucis à ces proverbes: 'S'il te reste à vivre jusqu'à midi, fais des provisions pour toute la journée'; 'Un mendiant, même son père lui devient étranger'; 'Le bétail est pour un Kazkh la chair de sa chair'; 'Le riche a un visage radieux, celui du pauvre est come une lame usée'; 'Le djiguite et le loup trouvent toujours pâture en chemin'; 'Les troupeaux des hommes respectés sont la preuve de leur valeur'; 'La main qui sait prendre sait aussi donner'; 'Qui a su s'enrichir a toujours raison'; 'Si tu ne peux pas compter sur le baï, ne compte pas non plus sur Dieu'; 'Si tu as faim, va chez celui où se tient un repas funèbre'; 'Gare aux lacs qui ont des berges profondes et au peuple qui est sans miséricorde'.

De quoi parlent-ils? Ni de la science et du savoir, ni du monde et de la justice. La seule chose qui occupe le

Kazakh, c'est la volonté de s'enrichir. Mais il ignore comment le faire, alors il cherche à ruser, à s'emparer de la richesse d'autrui ne serait-ce que par de basses flatteries. S'il n'y parvient pas, il prendra en haine le monde entier. Il est même prêt à voler son propre père sans en ressentir la moindre honte. Ce n'est pas l'usage chez nous de condamner ceux qui obtiennent par ruse leur bétail, qui déploient tous les artifices de la scélératesse, de la mendicité, du pillage et d'autres crimes pour parvenir à leurs fins...

En quoi leur esprit se distingue-t-il de celui des enfants? Les enfants ont peur de la moindre flamme, ceux-là ne craignent même pas le feu de l'enfer. Les enfants rougissent pour un rien, les adultes ne connaissent pas la honte. Sont-ils en cela supérieurs aux enfants? Si nous ne leur donnons pas notre bien, si nous ne leur permettons pas de nous ruiner, si nous ne nous abaissons pas à leur niveau, ils se détournent aussitôt de nous.

Est-ce donc là le peuple vers lequel devrait se tendre notre âme?

SIXIEME DIT

Un proverbe kazakh dit: 'Pour réussir soyez unis, la vie est le fondement de la prospérité.'

Mais de quelle unité s'agit-il, comment parvenir à l'entente, les Kazakhs l'ignorent bel et bien. Ils présument qu'être unis, c'est avoir comme tout le monde un troupeau, des biens, de la nourriture. Mais pour en avoir, il faut les prendre à autrui. Où est ici la logique? C'est dans les esprits que doit résider l'unité en question, non dans les biens convoités. On peut unir des hommes qui diffèrent par leur origine, leur religion et leur façon de penser, rien qu'en leur distribuant en abondance du bétail. Mais réaliser l'unité de cette sorte, c'est favoriser la dégénérescence morale. Si les frères doivent vivre dans l'entente, ce n'est pas en dépendant l'un de l'autre mais en additionnant leurs aptitudes et leurs forces, en misant chacun sur sa propre destinée. Autrement, ils en viendront à oublier jusqu'à Dieu et chercheront dans autrui la source de leurs malheurs. Ils sombreront dans des offenses réciproques, dans la calomnie, la ruse et la duperie. Comment pourrait-on parvenir ainsi à l'unité?

'La vie est le fondement de la prospérité.' De quelle

vie s'agit-il? D'une existence visant à ce que l'âme reste liée au corps? Mais les chiens eux-mêmes en sont capables. Celui qui tient à une telle vie tremble de peur à l'idée de mourir et prend en haine la vie céleste. Il fuit devant l'ennemi et passe pour un lâche, il fuit le labeur et passe pour un paresseux, il tourne le dos au véritable bien-être.

Non, c'est d'une tout autre vie que parle le proverbe. De celle où vivante est l'âme et clair l'esprit. Si tu vis avec une âme morte, les mots de la raison ne t'atteindront jamais, tu ne sauras pas vivre d'un travail honnête.

Oisif, menteur et persifleur,
Parasite et écornifleur —
Tu n'as aucune honte au coeur,
Esclave ton âme demeure.

Si tu es tel, ne crois pas être vivant. La mort est préférable à une vie de cette espèce.

SEPTIEME DIT

L'enfant vient au monde en héritant deux principes. Le premier exige qu'on se nourrisse, s'abreuve et dorme. C'est une exigence de la chair; sans cela, le corps ne pourrait abriter l'âme, grandir et se fortifier. L'autre principe est la volonté de connaître. L'enfant est attiré par les objets vifs, il les met dans sa bouche, les goûte, les pose contre sa joue. Il réagit aux sons d'un pipeau ou d'une flûte. Ensuite, aux aboiements d'un chien, aux cris des animaux, au rire et au pleur des hommes, il interroge sur tout ce que voient ses yeux et entendent ses oreilles: 'Qu'est-ce que c'est? A quoi ça sert? Pourquoi fait-il ça?' Cela, c'est l'exigence de l'âme: la volonté de tout voir, tout écouter, tout apprendre.

L'homme ne peut être un homme sans avoir percé les mystères visibles et occultes de l'univers, sans chercher une explication à toute chose. Celui qui y renonce ne se distingue en rien des animaux.

Dieu différencia l'homme de l'animal en le dotant d'une âme. Pourquoi, une fois devenus adultes, ne cherchons-nous plus à satisfaire cette curiosité qui, enfants, nous poussait à oublier la nourriture et le sommeil? Pourquoi la plupart d'entre nous renoncent-ils à la connaissance?

Il nous incombe d'étendre sans cesse nos intérêts, de multiplier les connaissances qui nourrissent notre âme. Il nous appartient de comprendre que les biens de l'âme sont incomparablement supérieurs aux bienfaits du corps, et de subordonner les besoins charnels aux impératifs de l'âme. Pourtant, nous refusons de le faire. Gesticulant et croassant, nous sommes incapables de dépasser le tas de fumer à la limite de notre village. L'âme n'a régné sur nous que dans l'enfance. En grandissant, nous l'avons empêchée de nous gouverner, nous l'avons soumise au corps; c'est sans faire confiance à la raison, aux impulsions de l'âme, que nous contemplons toute chose alentour. Satisfaits de l'aspect extérieur de ce qui s'offre à notre vue, peu soucieux de pénétrer les mystères profonds, nous croyons ne rien perdre à cette ignorance. Aux conseils et remarques des hommes sensés nous répondons: 'Vis comme tu l'entends, mon esprit me suffit', 'Plutôt que d'être riche de l'esprit d'autrui, mieux vaut être pauvre avec son propre esprit.' Nous sommes incapables d'admettre la supériorité d'un autre, ce que nous disent les sages n'atteint pas notre esprit.

Ni étincelle dans notre poitrine, ni foi dans notre âme. En quoi nous différencions-nous donc de l'animal puisque nous nous contentons de voir ce que voient nos yeux? Nous étions meilleurs dans l'enfance. Nous étions alors des enfants d'homme qui aspiraient à connaître toujours davantage. A présent, nous sommes pires que le bétail. L'animal ne sait rien, mais il n'aspire pas non plus à quoi que ce soit. Nous autres, nous ne savons rien mais nous

sommes prêts à discuter jusqu'à nous égosiller: défendant notre obscurité, nous voudrions faire passer notre ignorance pour le savoir même.

HUITIEME DIT

Qui souhaiterait écouter nos conseils? Tel est juge, tel autre est chef de canton. S'ils avaient eu la moindre volonté d'apprendre, auraient-ils brigué ces postes? Ces hommes estiment être suffisamment intelligents et ne veulent le pouvoir que pour mieux sermonner autrui, comme s'ils étaient eux-mêmes le comble de la perfection et les seuls capables d'instruire les autres. Comment nous écouteront-ils alors qu'ils n'ont plus qu'un souci: ne pas offenser par inadvertance les supérieurs, ne pas provoquer le courroux des voleurs, ne pas troubler le peuple, chercher en tout leur avantage sans perdre quoi que ce soit. Comment leur resterait-il du temps pour le reste?

Les riches? Voici des gens qui n'ont besoin de rien. Fût-ce pour un seul jour, ils possèdent des trésors en abondance. Mais ils n'ont de cesse d'acheter du bétail, toujours il leur manque quelque chose. Honneur, conscience, sincérité ont moins de prix pour eux que le bétail. Plus ils auront de troupeaux, croient-ils, plus ils seront en mesure d'acheter jusqu'à Dieu. Le bétail leur tient lieu de toute chose: patrie, peuple, religion, parents, savoir. Pourquoi écouteront-ils les conseils d'autrui? Il leur faut nourrir le

bétail, le vendre avec profit, le préserver des loups et des voleurs, du froid et des flammes... Où trouveraient-ils du temps pour autre chose?

Quant au voleur et au fripon, ils ne voudront évidemment pas prêter l'oreille à qui que ce soit.

Les pauvres, plus dociles que des moutons, n'ont qu'un souci en tête: chercher quelque nourriture pour ne pas mourir de faim. De quoi leur serviraient conseils, connaissances et doctrines puisque les riches eux-mêmes n'en ont pas besoin? 'Laissez-nous tranquilles, allez parler à ceux qui comprennent les choses mieux que nous,' disent-ils, comme si le savoir était inutile aux pauvres. Ils se disent que pour mettre fin à leur malheur, il leur suffirait d'avoir ce dont jouissent les plus fortunés.

NEUVIÈME DIT

Je suis un Kazakh. Est-ce que j'aime les Kazakhs? Si tel était le cas, j'approuverais sans doute leurs moeurs, je trouverais dans leur comportement une joie ou une consolation, aussi minimes fussent-elles, une raison d'admirer au moins quelques-unes de leurs qualités. Mon espoir ne serait pas tout à fait mort. Mais il n'y a rien de cela.

Si je n'aimais pas les Kazakhs, je n'aurais pas le coeur à leur parler, à leur confier mes pensées intimes, à leur demander des conseils, à les fréquenter, à m'intéresser à eux; je resterais tranquille dans mon coin, j'irais même habiter loin d'eux. Pourtant, je n'ai pas le moindre espoir de les voir changer, de les corriger, de leur faire entendre raison. Voilà qui est étrange. Ne faudrait-il pas que je les aime ou les déteste?

Bien que je sois encore en vie, je n'ai pas le sentiment d'être vivant. Est-ce par dépit pour les hommes, par mécontentement de moi-même ou pour une autre raison? je l'ignore. Je suis vivant en apparence, mais tout est mort à l'intérieur. Je suis fâché mais je ne ressens pas de colère. Je ris sans pouvoir me réjouir. Les mots que je profère et mon rire ne semblent pas m'appartenir. Tout m'est étranger.

Au temps de ma jeunesse je ne croyais même pas qu'il fût possible d'abandonner mon peuple, j'aimais les Kazakhs de toute mon âme, j'avais foi en eux. Mais quand j'ai mieux connu les hommes, quand mon espoir s'est éteint petit à petit, je me suis rendu compte que je n'aurais plus la force de quitter mon pays, de m'apparenter à un autre peuple. C'est pourquoi mon coeur est vide, et j'en viens à me dire: peut-être cela vaut-il mieux? Je ne souffrirai pas à l'heure de la mort en songeant à tout le bonheur perdu. Sans regret de mon existence terrestre, je me consolerais à l'idée de ce qui m'attend.

DIXIEME . DIT

Les hommes prient Dieu pour qu'Il leur donne un enfant. Pourquoi faut-il en avoir? On dit qu'il importe de laisser un héritier qui nourrira ses parents quand ils seront vieux et priera pour eux après leur mort. Est-ce donc tout?

Que signifie 'laisser un héritier'? Est-ce la crainte que tes biens se retrouvent sans maître à ta mort? Mais pourquoi devrais-tu songer avec tristesse à ce qui restera après toi? Regrettes-tu de les laisser à autrui? Quels trésors as-tu amassés qu'il faille les regretter à ce point?

Un bon enfant est une joie, un mauvais enfant est un fardeau. Comment savoir quelle sorte d'enfant te donnera Dieu? N'as-tu pas toi-même subi assez d'humiliations dans ta vie, accompli suffisamment de scélératesses? Pourquoi voudrais-tu de surcroît engendrer un enfant qui sera voué aux mêmes humiliations et turpitudes?

Ah bon, tu voudrais que ton fils prie pour toi après ta mort. Si tu as fait du bien à autrui dans ta vie, il se trouvera suffisamment de gens prêts à prier pour le repos de ton âme. Mais si tu as fait le mal, rien que le mal, que pourraient pour toi les prières de ton fils? Est-ce qu'il pourrait accomplir à ta place les bonnes actions que tu n'as pas su faire?

Si tu demandes un enfant pour en tirer de la joie dans l'au-delà, tu le condamnes par avance à une mort prématurée. Si tu en demandes un pour te procurer des joies dans cette vie, penses-tu qu'un Kazakh puisse enfanter un fils qui, une fois devenu homme, entourera de soins ses parents, les préservera des souffrances? Est-ce un tel peuple, de tels pères qui pourraient enfanter semblable fils?

Tu voudrais, dis-tu, qu'il te nourrisse quand tu seras décrépité? Vain espoir. D'abord, es-tu sûr de vivre jusqu'à cet âge? Ensuite, ton fils sera-t-il si miséricordieux qu'il désire s'occuper d'un faible vieillard? Si tu possèdes du bétail, tu trouveras toujours quelqu'un pour s'occuper de toi. Si tu n'en as pas, inutile d'espérer que quiconque puisse te nourrir. Qui sait même si ton fils n'entreprendra pas de dilapider ta fortune au lieu de la multiplier.

Bien. Admettons que Dieu a entendu tes prières, qu'Il t'a accordé un enfant. Sauras-tu lui donner une bonne éducation? Non, tu en es incapable. Comme si tes propres péchés ne te suffisaient point, tu t'enfonceras aussi dans ceux de ton fils.

Dès le début tu ne pourras t'empêcher de tromper ton fils en lui promettant telle ou telle chose. Et tu te réjouiras d'avoir pu le tromper. Qui accuseras-tu quand il sera devenu un fieffé menteur? Tu lui apprendras à proférer des jurons, à dénigrer les autres, et à peine aura-t-il fait une sottise, tu le défendras en disant: 'Ne touchez pas à mon fils!' Au moment de l'instruire, tu choisiras un mollah le moins cher possible, tout juste pour qu'il apprenne à lire et écrire. Tu ne feras que lui inculquer de la méfiance pour les enfants

de son âge, pour tous les autres, tu n'auras qu'indulgence pour ses mauvais penchants. Est-ce cela l'éducation? Est-ce d'un tel enfant que tu attendras de la miséricorde?

Les hommes, de la même façon, prient Dieu pour qu'Il leur donne de la richesse. Mais à quoi bon être riche? Tu as prié Dieu, n'est-ce pas? Et voici qu'Il te donne, mais tu ne prends pas. Il t'a donné des forces pour travailler et prospérer. Consacres-tu ces forces à un travail juste? Non pas. Dieu t'a donné des forces pour que tu puisses apprendre, Il t'a accordé un esprit apte à assimiler les sciences, mais on ne sait à quoi tu l'emploies. Qui ne saurait prospérer en travaillant sans paresse, en allant sans relâche au but, en oeuvrant avec intelligence? Mais ce n'est pas ce qu'il te faut: tu souhaites t'enrichir en intimidant les autres, en trompant ou en mendiant. Alors, à quoi bon tes prières? Seuls ceux qui ont perdu tout scrupule, tout honneur, en sont capables.

Mais admettons que tu aies choisi cette voie, que tu aies obtenu du bétail. Eh bien, vas-y, utilises-le pour t'instruire, ou pour parfaire l'éducation de ton fils. Sans instruction il n'existe ni foi ni bien-être. Sans les connaissances, aucune prière assidue, aucun jeûne, aucun pèlerinage n'atteindra son but. Je n'ai pas encore rencontré d'homme qui, enrichi de façon scélérate, ait employé sa richesse à de bonnes actions. Ce qui est salement acquis est aussi salement dépensé. Et de cette richesse il ne reste qu'amertume, déception, haine et souffrance de l'âme.

Tant qu'on possède de la richesse, on s'en vante. Quand on l'a perdue, on se targue d'avoir 'été riche'. Réduit à la misère, on ne sait que mendier.

ONZIEME. DIT

De quoi vit le peuple? Il a deux expédients. L'un d'eux est le vol. Le voleur compte profiter de ce qu'il a volé, le baï compte multiplier le bétail enlevé à d'autres, les autorités pillent tout le monde, en promettant à la victime de lui restituer son bien et au voleur de lui éviter toute condamnation. Le philistin dénonce le voleur aux autorités tout en lui achetant pour trois fois rien ce qu'il a volé par ailleurs. Comme si cela était peu, les fripons ne cessent de pousser les gens à des ruses auxquelles ceux-ci ne songeraient même pas: fais ceci pour obtenir un titre, fais cela pour avoir des richesses incalculables, pour devenir invulnérable et faire peur à tes adversaires. C'est qu'en attisant les passions malsaines, en vous lâchant les uns contre les autres, la canaille espère tirer les marrons du feu.

Ainsi vivent les hommes: le dignitaire aide le baï et encourage le voleur, le pauvre fait le jeu des autorités dont il soutient les querelles en ralliant tel ou tel parti, en faisant peu de cas de son honneur et en vendant sa femme, ses enfants, ses congénères.

S'il n'y avait ni voleurs ni scélérats, le peuple serait prêt à entendre raison. Il se réjouirait de travailler honnête-

ment, il serait attiré par le bien et le savoir si le riche se contentait de ce qu'il possède et si le pauvre ne perdait pas tout espoir d'obtenir ce qui lui manque.

C'est malgré eux que les gens simples prennent part aux intrigues, aux sales affaires. Qui aura la force d'éradiquer le mal? Se peut-il que les notions d'honneur et de serment, de conscience et de fidélité s'effacent à jamais dans l'oubli?

Il pourrait se trouver une force capable de mater le voleur, mais qui saura faire entendre raison au baï dont l'avidité ne fait que répondre aux instigations sournoises des scélérats?

DOUZIEME DIT

Lorsque quelqu'un enseigne à autrui la parole de Dieu, nul n'oserait le lui interdire, qu'il le fasse bien ou mal, car les bonnes intentions n'ont rien de blâmable. Qu'il instruisse donc, même s'il manque lui-même d'instruction. Il lui faut cependant se souvenir de deux conditions imprescriptibles.

Tout d'abord, il doit être certain de sa foi; ensuite, ne pas se contenter de ce qu'il sait mais se perfectionner sans cesse. Quiconque interrompt ses études perd en même temps la bénédiction divine car son enseignement sera stérile. A quoi lui sert d'enrouler un turban sur sa tête, de respecter les jeûnes, d'accomplir les prières, de prendre une allure pieuse, s'il ignore à quel endroit il convient de répéter ou interrompre telle ou telle prière?

Qui fait preuve de négligence, qui n'est pas strict à l'égard de soi-même, qui ne sait pas compatir, ne saurait être tenu pour un croyant: l'iman, la foi, ne peut se préserver si l'on est coupable de négligence ou d'inattention.

TREIZIEME DIT

L'iman c'est une foi inébranlable en un Créateur unique et tout-puissant, dont l'être et l'existence nous sont révélés par les messages de Son prophète, Allah bénisse son nom.

Il est deux chemins menant à la foi.

Les uns y accèdent en comprenant sa nécessité, sa justesse, et ils s'emploient à la fortifier en eux par des arguments raisonnables. Cette foi, on l'appelle yakini iman, ou foi véritable.

D'autres ont la foi pour avoir lu des livres et écouté les paroles du mollah. Ces gens ont besoin de fidélité, de fermeté d'âme pour résister aux milliers de tentations et ne pas trembler même devant la mort. C'est ce qu'on appelle taklidi iman, ou foi traditionnelle.

Pour préserver en soi l'iman il faut avoir un coeur valeureux, une grande volonté, la foi en ses propres forces. Mais comment feront ceux qui manquent de connaissances comme celles accessibles aux adeptes de l'yakini iman, ou qui n'ont pas de conviction ferme, cèdent trop facilement aux tentations et sont enclins par intérêt à nommer noir le blanc ou blanc le noir, qui jurent en faisant passer le men-

songe pour la vérité, bref, qui ne sont pas des adeptes de la taklidi iman? Allah nous préserve de tels hommes. Chacun doit avoir à l'esprit qu'il n'existe pas d'iman sans les qualités précitées. Et que les incroyants, les renégats n'aillent pas croire que la miséricorde divine est infinie: ils n'auront droit ni au pardon d'Allah ni à la protection du Prophète. Il sera maudit celui qui tient pour une vérité ces proverbes mensongers: 'Le tranchant du glaive est plus fort qu'un serment', 'Pas de péché qui ne soit pardonné par Allah'.

QUATORZIEME DIT

L'homme a-t-il quelque chose de plus précieux que son coeur? Celui qui 'a du coeur' passe toujours pour un batyr. Mais il est des qualités du coeur qu'on a plus de mal à s'imaginer: compassion, bonté, faculté de voir en autrui un frère. L'amour aussi est une émanation du coeur. La langue qui obéit au coeur ne peut mentir; seuls les hypocrites oublient l'existence du coeur. Et ceux qui passent pour 'avoir du coeur' ne sont en fait que rarement dignes de cet éloge. C'est le plus souvent un coeur de loup qui bat dans la poitrine des batyrs, car ils sont parjures et n'ont pas le dégoût du mal, ils ne savent que suivre la foule comme un pitoyable cabot au lieu de guider les égarés, sont incapables de défendre une cause juste sans dévier d'un pouce de la vérité quand cela leur coûterait trop d'efforts.

Le Kazakh, en effet, est aussi un être humain. Beaucoup s'écartent de la vérité non par déficience de leur raison mais parce que leur coeur manque de fermeté, de courage pour accepter et suivre les conseils des sages. Je refuse de croire la plupart de ceux qui disent avoir fait le mal par ignorance. Ils en savent assez, mais la veulerie et la paresse les contraignent à faire fi de ce savoir. Rares

sont ceux qui, ayant trébuché, puisent en eux la force de se corriger.

Ceux qui se sont fait une réputation de djiguites courageux, habiles, ne le doivent presque toujours qu'à des affaires obscures, scélérates. Et le souci de s'imiter les uns les autres, une sorte de crânerie démente, ne fait qu'engendrer malheur sur malheur.

Comment peut-on qualifier de djiguite celui qui, cédant à de mauvais penchants, à une vantardise effrénée, est incapable de s'arrêter face à Dieu ou face à sa propre conscience?

Il faut même se demander s'il s'agit bien d'un homme.

QUINZIEME DIT

Il existe selon moi une différence essentielle entre les intelligents et les sots.

Nul enfant ne peut vivre sans être attiré, intéressé par ce qui l'entoure. Ces jours de quête et de passion sont les plus radieux dans la mémoire d'un homme.

Une personne sensée s'intéresse inmanquablement aux choses sérieuses, elle a un but dans l'existence, et même le souvenir de ses déconvenues est riche d'enseignements. Elle n'a pas l'ombre d'un regret pour les années vécues.

Une personne futile perd son temps à des choses absurdes, dénuées de sens. Puis, dans un instant de lucidité, elle s'aperçoit que ses meilleures années ont filé en vain, le repentir tardif ne lui apporte même pas de consolation. Quand on est jeune, on se conduit comme si la jeunesse allait durer toujours, comme si des joies et des succès nouveaux nous attendaient. Mais on a vite fait de perdre la force et la souplesse anciennes, de n'être plus bon à quoi que ce soit.

Une autre tentation guette les gens trop hasardeux: le succès, ou son approche, qui enivre, donne le vertige.

L'ivresse voile la raison, pousse à commettre des erreurs, et celui qui avait attiré l'attention par sa réussite n'est plus que l'objet de la risée.

Les plus sensés ne perdent pas la tête à ces moments critiques, ils savent se retenir et ne pas exposer en public leurs sentiments.

Le sot, en revanche, continue de galoper sur un cheval qui n'a plus de selle, les yeux levés vers les nues, son bonnet ayant roulé dans la poussière, sans voir même que les pans de sa cape s'emmêlent aux sabots de la bête...

C'est cela que j'ai vu.

Si tu veux compter parmi les hommes sensés, demande-toi chaque jour, chaque semaine ou ne serait-ce qu'une fois par mois: 'Comment est-ce que je vis? Ai-je fait quelque chose d'utile pour mon instruction, pour ma vie terreste ou future? N'aurai-je pas à boire plus tard la coupe amère du regret?'

Mais il en est qui ne remarquent pas comment ils vivent, qui n'ont aucune idée, aucun souvenir même de la façon dont ils ont vécu.

***SEIZIEME* DIT**

Le Kazakh ne s'inquiète pas de savoir si ses prières plaisent à Dieu. Il se contente de faire comme le troupeau: tomber à genoux, se lever et se courber encore pour prier. Il use de Dieu comme on traite un marchand venu réclamer une dette: 'C'est tout ce que je possède, prends-le si tu veux, sinon laisse-moi en paix.' Nul ne cherche à s'instruire, à purifier sa foi. 'C'est tout ce que je sais, je ne vais pas commencer à apprendre maintenant, j'ai passé l'âge. Contente-toi de mes prières, aussi mauvaises soient-elles.'

Est-ce que nous ne parlons pas tous la même langue?

DIX-SEPTIEME DIT

La Volonté, la Raison et le Coeur s'adressèrent un jour à la Science pour lui demander de régler leur querelle: lequel des trois a le plus d'importance?

la Volonté dit: 'Hé, la Science, tu sais bien que sans moi rien n'atteint à la perfection, car il faut s'instruire et apprendre sans cesse, ce qui est impossible sans mon aide. Il faut faire appel à moi pour servir sans défaillance le Tout-Puissant, pour obtenir richesse, maîtrise et respect, pour avancer dans une carrière. N'est-ce pas moi qui protège les gens des passions mesquines, les tient en bride? N'est-ce pas moi qui les écarte du péché, de l'envie et des tentations, qui les aide à se concentrer au moment voulu et les empêche de tomber dans l'abîme? Comment ces deux-là osent-ils mettre en question ma prééminence?'

La Raison dit: 'Moi seule suis capable de comprendre lequel de tes mots est utile ou nuisible, tant dans cette vie que dans l'autre. Moi seule je puis pénétrer ton langage. Impossible, sans mon aide, d'éviter le mal, de développer ses connaissances, de trouver son avantage. Pourquoi ces deux-là veulent-ils se mesurer à moi? Je n'ai même pas besoin d'eux!'

Le Coeur dit: 'Je suis le maître du corps humain. Le sang coule grâce à moi, c'est en moi que l'âme habite. La vie est inconcevable sans moi. Je prive les gens de sommeil, je force à remuer ceux qui dorment dans un lit trop doux, je les contrais à penser aux pauvres afamés et gelés de froid. C'est moi qui incite à respecter les aînés, à faire preuve d'indulgence envers les plus jeunes. Mais les gens ne veillent pas assez sur moi et finissent par en pâtir. Si j'étais mieux soigné, plus pur, je ne ferais aucune différence entre les hommes. J'exalte la vertu et m'insurge contre le mal, la violence. C'est aussi de moi que viennent l'amour-propre et la bonté, la honte et la miséricorde. Que valent sans moi ces deux-là? Comment osent-ils me disputer la palme?'

La Science les écouta puis répondit:

'Volonté, tout ce que tu as dit est juste. Tu possèdes une foule d'autres qualités qu tu n'as pas mentionnées. Rien ne peut se faire sans son contribution. Mais il y a aussi en toi une cruauté égale à ta force. Tu es ferme pour servir le bien, mais tu ne montres pas moins de fermeté au service du mal. Voilà ce que tu as de mauvais.

Raison, tu as très bien parlé. On ne saurait sans toi obtenir quoi que ce soit dans la vie. C'est grâce à toi que nous connaissons le Créateur et les mystères des deux mondes. Mais tes ressources ne s'arrêtent point là: malice et perfidie sont également l'oeuvre de tes mains. Le bon comme le mauvais ont recours à toi, tu sers l'un et l'autre. Là est ta faille.

J'ai pour tâche de vous réconcilier. Il faut demander au Coeur de vous y aider.

Raison, tu as tellement de sentiers que le Coeur ne peut les suivre tous à la fois. Mais il se réjouit de tes bonnes intentions et t'aide volontiers à les réaliser. Par contre, il ne t'épaulera pas si tu médites une vilénie, il se détournera même avec dégoût de toi!

Volonté, tu ne manques ni de force ni de courage, mais le Coeur est aussi capable de te retenir. Te laissant libre d'aller dans tout acte raisonnable, il te liera les mains si tu poursuis un but futile ou néfaste.

Il convient donc de vous unir et d'obéir en tout au Coeur. Pour peu que vous viviez en bonne entente dans une même personne, la poussière de ses pieds suffira à guérir les aveugles. Si vous continuez de vous quereller, ma préférence ira au Coeur. Sauvegardons ce qu'il y a d'humain en nous. C'est à ce signe que nous jugera le Très-Haut. Ainsi est-il prescrit dans les Ecritures', dit la Science.

DIX-HUITIÈME DIT

Il faut qu'un homme s'habille modestement et veille à être toujours propre. Seuls les dandys peuvent dépenser en vêtements plus que leurs moyens ne le permettent, montrer un souci excessif de leur apparence.

Les dandys agissent en accord avec leur propre caractère. L'un soigne son visage, ses moustaches et sa barbe, dorlote son corps et marche comme un paon, tantôt levant un sourcil d'un air languissant, tantôt faisant craquer ses doigts ou écartant son coude. Un autre est d'une négligence soulignée et, soucieux de 'faire simple', évoque comme par hasard son admirable coursier ou ses riches atours qui, dit-il, 'n'ont rien de particulier'; mais en fait il déploie tout son zèle pour attirer l'attention des supérieurs, susciter l'envie des égaux et passer pour le comble du luxe et du raffinement auprès des inférieurs. On dit de lui: 'De quoi pourrait-on se plaindre quand on a un tel cheval et quand on s'habille comme lui?'

Tout ceci est absurde et honteux.

Je ne conseille à personne de céder à ce penchant, car il lui sera difficile de retrouver une apparence humaine.

Le mot *kerbez* est pour moi proche de *ker* et *kerden*:

cette affinité devrait mettre en garde contre de tels vices.

Un homme doit se distinguer des autres par son intelligence, son érudition, sa volonté, sa conscience, son bon tempérament. Je crois que seul un sot peut songer à se distinguer d'une autre façon.

DIX-NEUVIEME DIT

L'homme ne naît pas raisonnable. C'est seulement en écoutant et regardant, en essayant toute chose au toucher et au goût, qu'il commence à percevoir la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal. Plus l'enfant voit et entend, plus il acquiert de connaissances. On peut apprendre beaucoup en écoutant les hommes raisonnables et sensés. Etre doué de raison ne suffit pas: il faut écouter les sages et retenir leurs conseils pour éviter les vices, c'est seulement ainsi qu'on devient un homme digne de ce nom.

Toutefois, si l'on écoute de sages paroles en montrant un enthousiasme déplacé ou, au contraire, d'une oreille distraite, sans poser des questions ou sans chercher à tirer de conclusions, à quoi sert d'écouter?

De quoi parler avec quelqu'un qui ignore le prix des mots?

Comme l'a dit un sage, mieux vaut garder le porc qui te reconnaît...

VINGTIÈME DIT

Nous savons qu'on ne peut rien contre le sort. Le sentiment de satiété ne naît point par hasard mais nous est aussi dicté par le destin. Quiconque a été rassasié ne pourra plus oublier cette sensation.

Et de tant de choses l'homme est saturé! Tout finit par le lasser: nourriture, distractions, festins, compagnies, désir de surpasser les autres, femmes. Tôt ou tard il est déçu, désenchanté, ayant découvert l'absurdité de tout.

La vie de l'homme, son destin, ne sont pas moins variables que toute chose au monde. Rien de vivant sur terre ne peut connaître le repos. D'où viendrait donc la constance des sentiments?

La satiété vient aux hommes intelligents qui recherchent la perfection, qui savent le prix de bien des choses et ont conscience de la vanité du terrestre. Ayant compris la fragilité, le caractère fugace des joies terrestres, ils prennent la vie en haine.

Je me suis dit: heureux les sots et les insoucians.

VINGT-ET-UNIÈME DIU

Il est difficile d'échapper à l'autosatisfaction, aussi mince soit-elle. J'en ai relevé deux espèces: l'orgueil et la vantardise.

L'homme orgueilleux s'attribue lui-même une haute valeur. Il ne voudrait pour rien au monde passer pour un ignorant, un frivole peu apte à tenir ses promesses, un homme sans vergogne, mal élevé, vantard, un menteur et calomnieur, un fripon. Conscient de la bassesse de ces vices, il aspire à les éviter. C'est la qualité des gens raisonnables, doués d'une haute conscience. Ils sont prêts à n'entendre aucun éloge d'eux-mêmes et feront tout pour ne pas déchoir aux yeux d'autrui.

L'homme vantard, par contre, voudrait que l'on parle le plus possible de lui, passer aux yeux de tous pour un batyr, un riche, un noble... Il oublie toutefois que les gens diront aussi de lui ce qu'il ne souhaite nullement entendre. Mais cette autre face de la 'renommée' ne lui déplaît pas trop non plus, à vrai dire. Il y a généralement trois types de vantards.

Le premier a soif de se faire connaître ailleurs que chez lui, parmi des gens inconnus. C'est un ignorant qui,

néanmoins, garde quelques traits humains.

Le deuxième veut être célèbre et loué dans son clan. Tout à fait ignare, il est à la limite de l'humain.

Le troisième cherche à se vanter devant sa famille ou son village de choses qui, ailleurs, ne mérite pas le moindre éloge. C'est le plus ignare de tous, ce n'est déjà plus un homme.

Celui qui désire se glorifier chez les étrangers aura à coeur de se distinguer dans son propre clan. Celui qui veut être loué dans son clan obtiendra l'éloge de sa famille. Quiconque brigue la louange de ses proches ne peut y parvenir qu'en se vantant, en se portant soi-même aux nues.

VINGT-DEUXIEME DIT

Je me demande qui, parmi les Kazakhs d'aujourd'hui, il me serait possible d'aimer ou de respecter?

Je pourrais respecter le baï, mais il n'en est plus de véritable. Les baïs actuels ne sont maîtres ni de leur volonté, ni de leur richesse: tel est en guerre avec ses congénères et, par précaution, distribue son bétail à d'autres baïs. Il croit par sottise qu'ils lui sont redevables, alors qu'il tombe lui-même ainsi dans leur dépendance. Il a dispersé son bien et fait des courbettes devant des gens indignes. Là où les baïs ne parviennent pas à s'entendre, il se trouve des aventuriers qui en profitent et vivent à leurs dépens.

Je pourrais respecter le myrza, mais il n'en est pas aujourd'hui de véritablement généreux; tous ne font que distribuer à droite et à gauche leur bétail, sans discernement. Les uns le font de plein gré, en quête de profit; les autres se dépensent et s'agitent pour mériter le nom de myrza mais, le plus souvent, sont victimes d'escrocs et de faquins.

Je pourrais respecter le chef de canton et le juge, mais il n'est pas dans nos steppes d'administration et de tribunal divins. Le pouvoir acquis par servilisme ou acheté avec de

l'argent ne vaut pas grand-chose.

Je pourrais respecter le fort mais je vois que chez nous la force n'est employée qu'au service du mal: les forts ne sont pas enclins aux bonnes actions.

J'aimerais rencontrer un homme intelligent et l'honorer, mais il n'est personne dont l'esprit soit prompt à servir la justice et le bien; quant à la ruse et la perfidie, elles sont l'apanage de tous.

Je pourrais respecter l'indigent et le miséreux, mais lui non plus n'est pas sans péché. S'il en avait la force et l'occasion, il trouverait le moyen d'accaparer quelque chose en douce.

Qui reste-t-il donc? La fripouille et la canaille...

Qui peut-on aimer, pour qui peut-on prier? Chefs de canton et juges empestent trop. Il reste le paisible baï qui, par docilité, vit suivant le proverbe: 'Si tu veux être aisé, évite les querelles.' Celui-là n'est aimé de personne bien qu'il distribue une moitié de ses biens et s'efforce — en vain — de préserver l'autre des voleurs et des fripons.

Rien à faire: c'est lui qu'il nous faut plaindre, pour lui qu'il faut prier.

Je n'ai trouvé personne d'autre.

VINGT-TROISIEME DIT

Il est une autre joie et une autre consolation qui, telle une malédiction, restent suspendues au-dessus de chaque Kazakh.

Le Kazakh se réjouit quand il rencontre un mauvais homme ou voit une mauvaise action commise par autrui; il s'en réjouit et dit: 'Allah me préserve d'être comme eux! Comparé à eux, moi je suis pur.' Mais Allah a-t-il dit qu'il suffisait d'être meilleur que tel ou tel? Suffit-il, pour ne pas être mauvais, de tomber sur quelqu'un qui vous surpasse en ignorance et en dépravation? Est-on meilleur de se comparer à une fripouille? C'est aux meilleurs des hommes qu'il convient toujours de se comparer. Dans une course on se demande combien de chevaux sont arrivés devant le sien, mais non pas combien sont restés derrière. A celui qui de toute façon a perdu, qu'importe combien de cavaliers il a dépassés?

En quoi le Kazakh trouve-t-il une consolation? Il dit: 'Nous ne sommes pas les seuls comme ça, tout le monde fait pareil, il ne faut pas se distinguer de la majorité: le festin auquel on participe avec tous est le plus grand festin.' Mais Allah a-t-il ordonné de ne vivre qu'au milieu de la

foule? Et Allah n'a-t-il pas de prise sur cette foule, n'a-t-il pas suffisamment d'yeux pour la pénétrer? Est-ce que tout un chacun est un puits de science, un génie, ou bien le génie ne visite-t-il qu'une personne sur des milliers? La foule ne peut-elle être humiliée, avilie? En ira-t-il mieux si une moitié des hommes est frappée d'un mal alors que l'autre moitié reste saine? Ne suffit-il pas qu'un seul homme sache le bon chemin lorsque des milliers d'autres sont égarés? Comment le sot pourrait-il se consoler de voir qu'il côtoie des milliers d'autres imbéciles? Un jeune homme peut-il séduire sa fiancée en lui révélant que tous les hommes de sa famille sentent mauvais de la bouche? Sa promise sera-t-elle consolée à l'idée de savoir que le jeune homme n'est pas le seul à souffrir de cette tare?

VINGT-QUATRIÈME DIT

On dit qu'il y a aujourd'hui plus de deux milliards d'hommes sur terre. Nous autres Kazakhs ne sommes qu'un peu plus de deux millions.

Les Kazakhs ne ressemblent à aucun autre peuple, qu'il s'agisse de la soif de richesse et de savoir, des recherches esthétiques ou des façons de manifester leur bienveillance, leur force et leur hostilité, voire de se vanter.

Emportés par la haine, nous tâchons de nous ruiner l'un l'autre, de frapper notre prochain sans lui donner la possibilité de s'en remettre.

Il y a au monde des villes de plus de trois millions d'habitants. Il y a des hommes qui ont fait trois fois le tour de la terre. Faut-il que nous continuions de vivre en restant le plus exécration des peuples, ou bien verrons-nous des temps radieux, lorsque les gens cesseront de voler, duper, calomnier, massacrer pour s'adonner sans arrière-pensée à la science, apprendre des métiers et s'enrichir honnêtement?

Je ne crois pas que ces temps puissent venir. Aujourd'hui, cent têtes de bétail sont convoitées par au moins deux cents personnes. Comment pourraient-elles s'apaiser avant de s'être exterminées l'une l'autre?

VINGT-CINQUIÈME DIT

Il serait bon d'instruire les enfants kazakhs et, pour commencer, de leur apprendre l'alphabet turc. Et comme nous sommes en terre musulmane, il leur convient d'apprendre l'arabe et le persan. Sans compter que, pour donner une instruction aux enfants, il faut être riche. Un enfant qui a faim pourra-t-il garder toute sa lucidité pour apprendre avec zèle? La pauvreté et les querelles entre clans et familles contribuent à développer chez les hommes des penchants aussi détestables que le vol, la violence, la cupidité. Qui possède du bétail a le ventre plein; qui mange à sa faim peut être attiré par le savoir, par un métier. Quiconque ne vit pas dans la gêne doit avoir envie de donner une instruction au moins à ses enfants.

Il faut leur apprendre à lire et écrire en russe. Car la langue russe recèle des trésors spirituels, des connaissances nombreuses, ainsi que la clé des arts et d'autres secrets. Il faut étudier le russe, apprendre la science des Russes si nous souhaitons éviter leurs vices tout en maîtrisant leur savoir. C'est en apprenant des langues étrangères, en s'initiant à la culture universelle, que les Russes sont devenus ce qu'ils sont. La langue russe nous

ouvrira les yeux sur le monde. L'homme qui assimile la langue et la culture d'autres peuples devient leur égal et ne peut plus subir d'humiliation. L'instruction est également utile à la religion.

Celui qui vit servilement est disposé à vendre père et mère, ses frères et ses proches, sa foi et sa conscience, à seule fin qu'on lui donne une tape sur l'épaule avec condescendance. Tel autre se moque bien d'avoir le derrière nu s'il peut obtenir le sourire bienveillant d'un fonctionnaire.

La science et la culture russes sont la clé du patrimoine universel. Quiconque possède cette clé aura accès sans effort à tout le reste.

Les Kazakhs qui font éduquer leurs enfants dans les écoles russes n'y voient qu'une marque de supériorité sur leurs compatriotes. Ne fais pas comme eux. Inculque à tes enfants la volonté de travailler honnêtement, ce bon exemple sera suivi par d'autres: c'est le seul moyen de n'avoir plus affaire à l'arbitraire des fonctionnaires russes qui, malheureusement, n'ont pas une même loi pour tous. Il faut s'instruire, apprendre ce que savent les autres peuples, afin d'être leur égal, de promouvoir son propre peuple. Pour l'instant, il ne se trouve pas de personnalité marquante parmi les jeunes qui ont reçu une éducation russe, parce que leurs parents les gâtent et les corrompent, les écartent de la bonne voie. Néanmoins, ceux-là sont bien meilleurs que ceux qui n'ont aucune instruction. Dommage que toute leur éducation ne suffise qu'à expliquer et commenter les paroles d'autrui. Rares sont les gens fortunés prêts à instruire leurs enfants, ils préfèrent que les enfants des pauvres

soient 'humiliés' par les maîtres d'école russes. Mais ces malheureux indigents, que pourraient-ils apprendre?

Certains qui se querellent avec leurs proches s'exclament: 'Plutôt que de subir vos offenses, je vais faire mon fils soldat et je me laisserai pousser cheveux et barbe!' De tels hommes ne craignent ni le courroux divin ni la honte. Que pourrait obtenir leur progéniture, même si on l'instruit? Aucune aspiration chez eux, aucun effort. Le père accepte tant bien que mal de mettre son fils à l'école si quelqu'un d'autre assume les dépenses. Car qui pourrait le convaincre de consacrer une partie de ses biens à l'éducation de son enfant?

Voici mon conseil: tu peux ne pas marier ton fils, ne pas lui laisser de grandes richesses, mais donne-lui à tout prix une instruction russe, même s'il faut pour cela te séparer de tout ce que tu as gagné jusque-là. N'importe quel sacrifice est ici le bienvenu.

Si tu veux honorer Dieu et ne pas te couvrir de honte, si tu veux que ton fils soit un homme, fais-le s'instruire sans regarder à la dépense!

S'il reste un vaurien non instruit, t'en sentiras-tu mieux? Sera-t-il une consolation pour toi? Sera-t-il heureux lui-même? Pourra-t-il faire quelque chose de bien pour son peuple?

VINGT-SIXIEME DIT

Le Kazakh ne se sent plus de joie quand son coursier arrive le premier, quand son lutteur gagne un combat, quand son lévrier ou son faucon se distingue à la chasse. Je ne sais s'il existe pour lui de plus grande joie. Sans doute que non.

Mais quel plaisir est-ce donc de voir un animal en surpasser un autre en adresse ou en vélocité, ou de voir un homme qui en écrase un autre au sol? Ce n'est même pas toi ni ton fils qui y réussit! Tout s'explique par le fait qu'un Kazakh n'a pas de plus grand ennemi qu'un autre Kazakh. Cette joie suscitée par une bagatelle, il voudrait qu'elle remplisse de dépit et d'envie son prochain.

On sait que provoquer délibérément l'envie chez un autre, c'est enfreindre la charia et agir en dépit du bon sens, contre ses propres intérêts. Comment peut-on se consoler en suscitant la rage, la haine d'un autre envers soi? Pourquoi serait-ce un plaisir? Et pourquoi ces autres sont-ils chagrinés de voir votre succès, en éprouvent même une humiliation?

Les chevaux de race se trouvent dans tel ou tel village, le faucon agile et le bon lévrier se trouvent dans telles ou

telles mains. Et les meilleurs lutteurs ne viennent pas tous du même village. Bien plus: celui qui a gagné une fois, qui est arrivé le premier, ne sera pas toujours le plus rapide ou le plus fort. Pourquoi les hommes, sachant cela, sont-ils aussi dépités que s'ils révélaient leurs noirs desseins ou une affaire honteuse?

La raison est facile à deviner: un peuple ignare se réjouit de toute fadaise, de toute vétille. Et cette joie lui fait perdre la raison, l'enivre au point de ne plus savoir ce qu'il dit et ce qu'il fait. Il a honte de ce qui ne devrait pas en susciter, mais il ne rougit même pas en commettant une vraie scélératesse.

Les voici, les signes de l'ignorance et de la déraison. Dis tout cela au Kazakh, il t'écouterà en opinant du chef: 'Oui, oui, c'est très juste.' Mais il fait lui-même partie de cette majorité ignare. Tout en voyant les choses et paraissant les comprendre, il est comme un animal sans volonté qui ne peut renoncer à ses vices. Et rien ne saurait l'arrêter, le dissuader, lui faire entendre raison, le faire déroger aux mauvaises habitudes qu'il a prises une fois pour toutes. Seule une grande peur ou la mort peuvent lui faire abandonner une habitude néfaste.

On ne rencontrera personne qui, ayant admis son tort, essaie de se corriger.

VINGT-SEPTIEME DIT

Voici les paroles de Socrate à l'un de ses élèves, Aristodème, à propos de la fidélité au Créateur tout-puisant. Aristodème se moquait souvent des croyants.

— Aristodème, crois-tu qu'il existe au monde des hommes dont l'oeuvre soit digne d'admiration? demanda Socrate.

— Ils sont légion, maître, répondit l'autre.

— Cites-en au moins un.

— J'admire la poésie d'Homère, les tragédies de Sophocle, la faculté de certains hommes à s'incarner en autrui, j'admire aussi la peinture de Zeuxis. (Aristodème cita plusieurs autres noms).

— Qui, selon toi, est le plus digne d'admiration: celui qui a créé la représentation inerte d'un autre homme ou le Très-Haut qui a créé un homme doué de raison et d'une âme vivante?

— Ce dernier, bien sûr. Mais seulement si son oeuvre est le fruit de la raison et non du hasard.

— Il y a au monde bien des choses utiles. L'utilité des unes est évidente, la fonction des autres ne peut se juger à leur aspect. D'après toi, lesquelles sont l'oeuvre de la rai-

son et lesquelles sont dues au hasard?

— Celles dont l'utilité est flagrante sont évidemment le fruit de la raison.

— Bien. Le Très-Haut, en créant l'homme, l'a pourvu de cinq organes des sens qu'Il savait lui être nécessaires. Il lui a donné des yeux pour voir, car sans eux l'homme n'aurait pas pu jouir de la beauté du monde. Afin d'ouvrir et fermer les yeux, il les a dotés de paupières, et de cils pour les protéger du vent, de la poussière, enfin de sourcils pour écarter des yeux la sueur qui coule du front.

Si nous n'avions pas d'oreilles, nous ne pourrions entendre ni le fracas ni les doux bruits, nous ne pourrions pas jouir du chant et de la musique. Sans nez, nous ne pourrions pas distinguer les odeurs, nous ne serions pas attirés par les parfums ni repoussés par la puanteur. Dépourvus de langue et de palais, nous ne pourrions pas différencier le doux de l'amer, le tendre du dur.

Est-ce que tout cela ne fut pas conçu pour nous être utile?

Nos yeux et nos oreilles sont situés près de la bouche pour que nous puissions voir et sentir ce que nous mangeons. Les autres orifices, utiles mais répugnants, sont situés loin des nobles organes, lesquels se trouvent sur la tête.

Tout ceci ne démontre-t-il pas que Dieu nous a créés de façon mûrement réfléchie?

Aristodème finit par admettre que le Créateur est vraiment tout-puissant et qu'il a créé son oeuvre avec amour.

— Réfléchis encore: tout ce qui est vivant éprouve un tendre amour pour sa progéniture, tout ce qui est vivant

déteste la mort, essaie de vivre le plus longtemps possible et se soucie de perpétuer l'espèce. N'est-ce point par amour que Dieu a créé des êtres aimant la vie et capables d'en créer eux-mêmes?

— Ah, Aristodème! poursuit Socrate, comment peux-tu croire que nul en dehors de toi, un homme, n'est doué de raison? Le corps humain n'est-il pas semblable à la terre où il marche? Est-ce que l'humidité de ton corps n'est pas une goutte de l'humidité terrestre? D'où te vient la raison? Quelle que soit son origine, c'est seulement grâce à l'âme qui te fut donnée que tu as pu abriter tant de raison. Tu aperçois bien la perfection, la cohérence et l'harmonie de la loi régissant la nature, tu en es saisi, mais ton esprit ne saurait appréhender tout ce que tu vois.

Peux-tu concevoir, après cela, que la nature a été enfantée par le hasard et non par un créateur doué d'une raison infinie? Et si ce n'est la volonté de la raison, c'est une loi inébranlable qui a forgé cette harmonie dont le secret échappe à l'esprit humain.

— Tes paroles sont justes, répondit l'élève, il est clair que le Créateur possède une raison sublime. Je ne mets pas en doute sa toute-puissance. Mais ce qui m'étonne, c'est que le Créateur ait besoin de mes prières.

— Aristodème, tu fais erreur. S'il existe quelqu'un soucieux de ton bien-être, tu es en dette envers lui. Faut-il vraiment t'expliquer une vérité aussi simple?

— Comment saurais-je qu'il se soucie ou non de moi?

— Regarde les animaux et regarde-toi. Est-ce que nous percevons la réalité de la même façon? L'homme a la

faculté de penser à son présent, à son passé et son avenir. L'animal se souvient confusément du présent et du passé mais n'a aucune notion de l'avenir. Compare aussi l'apparence de l'homme et de l'animal. L'homme se tient droit, sur ses deux jambes, afin de mieux voir ce qui l'entoure. Il est capable de soumettre l'animal à sa propre volonté. Les animaux, eux, ne peuvent compter que sur leurs pattes, sur leurs ailes, et sont inaptes à soumettre d'autres animaux. Si le Créateur avait créé l'homme aussi impuissant que l'animal, il ne serait bon à rien. L'homme a été créé comme le maître de tout ce qui vit sur terre. Si les animaux étaient doués de raison humaine, leur aspect actuel ne les aiderait certainement pas à travailler, à apprendre l'éloquence et la vertu aux autres. Réfléchis: le taureau est-il apte à bâtir une cité, confectionner des outils et être un artisan habile? Le fait que Dieu a doté l'homme d'une raison évoluée et a placé celle-ci dans un corps si parfait, qui marie harmonieusement la force spirituelle et la beauté morale, prouve que Dieu créa l'homme avec sollicitude. Comment les hommes ne devraient-ils pas révéler Dieu?

Ainsi le maître termina-t-il.

VINGT-HUITIEME DIT

Musulmans! Il y a au monde les riches et les pauvres, les hommes bien portants et les malades, les sensés et les sots, les bons et les mauvais. Si l'on vous demande pourquoi il en est ainsi, vous répondrez: telle est la volonté d'Allah.

Il arrive pourtant qu'Allah accorde des richesses à un méprisable paresseux, alors qu'un autre, qui révère Dieu et travaille honnêtement, vit dans la misère et nourrit à grande-peine sa femme et ses enfants. Un homme doux, inoffensif, est souvent malade et faible, cependant qu'un fripon, un voleur jouit d'une excellente santé. Les mêmes parents ont un fils intelligent et un autre sot. Allah incite tous les hommes à être vertueux, honnêtes. Mais tout en réservant aux justes une place dans le paradis et en préparant aux pécheurs les tourments de l'enfer, Il guide les uns sur une voie juste mais entraîne les autres dans le mauvais chemin. N'est-ce pas en contradiction avec la miséricorde divine, avec Sa justice? Tous les hommes et tous leurs biens appartiennent à Allah. Il dispose d'eux comme Il l'entend.

Comment comprendre Sa façon d'agir?

Faut-il ressasser que le Créateur est irréprochable ou,

ayant admis ses imperfections et ses erreurs, continuer de les taire par crainte? A quoi serviraient dans ce cas tous les efforts des mortels, puisque tout se fait selon Sa volonté? Les hommes n'ont rien à se reprocher. En faisant le bien et le mal, n'accomplissent-ils pas la volonté du Seigneur?

Tout homme raisonnable doit savoir qu'un croyant est tenu de faire le bien. Une cause juste ne peut pas craindre l'épreuve de la raison. Si l'on met une bride à la raison, qu'en sera-t-il de cette vérité: 'Quiconque doué de raison me connait?' S'il existe une faille dans notre religion, comment interdire aux hommes sensés d'y réfléchir? Sur quoi la religion reposerait-elle si la raison n'existait pas? Que vaut le bien accompli sans foi? Il faut comprendre et croire que le bien et le mal ont été créés par Dieu mais ce n'est pas Lui qui les accomplit. Dieu a créé la richesse et la pauvreté mais ce n'est pas Lui qui a rendu les hommes riches ou pauvres. Dieu a créé les maladies mais ce n'est pas Lui qui contraint les hommes à en souffrir. Autrement, tout ne serait que poussière et vanité.

VINGT-NEUVIÈME DIT

Il y a des proverbes kazakhs qui méritent attention, et d'autres qui n'ont rien de divin ni même d'humain.

On dit: 'Si tu vis dans le besoin, n'en aie aucune honte.' Qu'elle soit maudite la vie dont la honte est absente! Mais si l'on conseille ainsi de ne mépriser aucun travail, aussi pénible soit-il, il n'y a en effet aucune honte à cela. Car gagner son pain honnêtement au lieu de mendier ou se vautrer dans la paresse est le devoir de tout homme doué de conscience.

'L'homme habile peut même allumer la neige', 'Par une demande habile on peut tout obtenir': autant de paroles maudites par Dieu! Plutôt que de vivre en misant sur la ruse et la malice, en ramassant les miettes de la table des autres, ne vaut-il pas mieux chercher la richesse dans la terre en travaillant à la sueur de son front?

'Si ton nom est inconnu, mets le feu à un champ.' Mais qu'a-t-on besoin d'une mauvaise réputation?

'Mieux vaut être un seul jour chameau plein d'eau que chameau vide pendant cent jours.' A quoi sert de vivre une seule journée dans des folies et des excès qui, ensuite, n'apportent que le vide?

‘A la vue de l’or, l’ange aussi abandonne le droit chemin.’ Pourquoi un ange aurait-il besoin d’or? Les hommes ne disent cela que pour justifier leur propre cupidité.

‘Une caisse pleine d’or est plus précieuse que père et mère, sa propre vie est plus précieuse qu’un palais en d’or.’ Quel prix peut avoir la vie du vaurien qui préfère à ses parents une caisse pleine d’or? Seul un homme dénué d’esprit et d’honneur préférera l’or à ses père et mère. Les parents s’enrichissent pour le bien de leurs enfants; quiconque compare ses parents à une caisse pleine d’or ne peut que répugner à Dieu.

Il convient d’être prudent avec les proverbes enfantés par la sottise et la tartuferie.

TRENTIEME DIT

Il y a chez nous ceux qu'on appelle les 'vantards bavards'. Ils ne sont d'aucune utilité, fussent-ils quarante dans un village. Ils n'ont ni bon sens ni amour-propre, encore moins largeur ou profondeur d'esprit, ils ne se distinguent ni par leur force, leur courage ou leur haut degré de moralité.

Tel laisse négligemment tomber: 'Qui vaut mieux qu'un autre? Quelle tête est fixée a la selle d'autrui? Est-ce qu'on met la viande dans mon chaudron ou m'apporte des vaches à lait?'

Tel autre lance avec une feinte audace: 'Pourquoi ménager ma vie? Que vaut-elle donc? Pour une noble cause je suis prêt à aller sous les balles, ou au bain. De toute façon, nul n'échappe à la mort!'

Avez-vous jamais rencontré un Kazakh qui agisse en accord avec ces mots? Je n'en ai vu, quant à moi, aucun qui fût résigné à mourir, mais nul n'avouera sa peur de la mort. Chacun, au contraire, ne cesse de s'exclamer à tout moment en passant une paume sur sa gorge: 'Que je suis égorgé sur place!'

Si ces paroles étaient sincères, celui qui les prononce

pourrait à bon droit passer pour quelqu'un de courageux, sinon d'intelligent. Mais que dire de celui dont la menace n'est destinée qu'aux pleutres prêts à s'enfuir au moindre péril? Il ne s'agit que d'un courage pour la galerie, qui n'a d'effet que sur les âmes faibles, promptes à s'effrayer d'un rien.

Si l'homme en question était effectivement courageux, noble et désintéressé, soucieux de tenir parole, est-ce que ces qualités ne se devineraient pas sans qu'il s'en vante lui-même?

Ce n'est pas en vain que l'on dit des hommes sans honneur: 'L'impudent se voit à son visage et ses mâchoires.'

TRENTE-ET-UNIEME DIT

Il y a quatre principes favorisant l'écoute et l'assimilation des paroles d'autrui:

premièrement, il faut être spirituellement ferme et inflexible;

deuxièmement, il faut écouter les conseils des gens sensés avec attention et le coeur ouvert, soucieux de pénétrer le sens des paroles prononcées;

troisièmement, on doit se répéter de façon réfléchie ces paroles, de façon à ne pas les oublier;

quatrièmement, il faut éluder les qualités nocives de l'esprit, ne pas leur céder même quand elles sont séduisantes.

Les qualités nocives de l'esprit sont les suivantes: insouciance, indifférence, penchant à la gaieté sans cause, aux réflexions morbides et aux passions funestes. Tels sont les quatre tares capables de détruire l'intelligence et le talent.

TRENTE-DEUXIEME DIT

Quiconque souhaite assimiler une science doit connaître les conditions sans lesquelles il ne saurait y parvenir.

En premier lieu, ne cherche pas à en tirer un avantage personnel. C'est la science en soi qu'il faut aimer pour s'adonner à elle. Si la connaissance est pour toi le bien suprême, chaque vérité découverte t'apportera satisfaction et apaisement. Retiens bien tout ce qui est nouveau pour toi, ta mémoire en sera fortifiée et tu n'auras que davantage le goût de la recherche.

Par contre, si tu as autre chose en tête, si la science n'est pour toi que le moyen de t'enrichir, la science se comportera envers toi comme une marâtre et non comme une mère. Elle n'est docile qu'à l'âme et à l'esprit bienveillants à son égard.

En second lieu, l'étude des sciences requiert des objectifs clairs et nobles. Ne t'y adonne pas dans le seul but de l'emporter dans les débats avec autrui. La discussion permet certes, dans des limites raisonnables, d'affermir ses convictions, mais elle est nuisible quand elle devient un but en soi. Ceux qui aiment les joutes verbales ne cherchent pas à élucider la vérité mais seulement à faire

briller leurs connaissances, à prendre le dessus sur les autres. De telles discussions engendrent l'envie, sont inhumaines et, loin de servir la science, ne contribuent qu'à égarer les hommes. Elles sont l'affaire des fauteurs de troubles. Celui qui a détourné des centaines de gens du bon chemin ne vaut pas le petit doigt de celui qui en a ramené un seul dans la voie juste!

Oui, les débats sont un des sentiers de la science, mais celui qui s'y engage tout entier court le risque de passer pour un détracteur envieux et plein de morgue. Un tel homme ne dédaigne généralement ni le mensonge et la calomnie, ni l'injure qui abaisse la dignité.

En troisième lieu, si tu as découvert une vérité, ne t'en écarter pas même sous la menace de la mort. Mais si le savoir acquis ne te convainc pas toi-même, ne va pas croire qu'il pourra convaincre quelqu'un d'autre. Si tu n'apprécies pas tes propres connaissances, comment les autres pourraient-ils le faire?

En quatrième lieu, il existe deux 'outils' qui contribuent à multiplier le savoir. L'un est la moukhalaza, l'autre la moukhafaza. Ces deux moyens demandent à être perfectionnés sans cesse. Impossible sans eux de fortifier et développer les connaissances.

En cinquième lieu, nous avons évoqué précédemment les quatre défauts néfastes de l'esprit, dont l'insouciance et l'oisiveté. Fuyez à tout prix ce vice! Il est funeste à Dieu comme à l'homme, à la raison comme à l'honneur. Il est l'ennemi de toute chose! Mais pour peu que l'on soit doué de sens moral, un tel défaut n'est pas à craindre.

En sixième lieu, le réceptacle de l'intelligence et du savoir, c'est le caractère de l'homme. Veille à former et aguerrir ton caractère! Si tu t'abandonnes à l'envie, à la frivolité, à l'influence des discours d'autrui et aux passions fugaces, tu perdras ta fermeté de caractère. Et tes études seront alors sans utilité, il n'y aura plus de réceptacle solide pour ton savoir.

Afin d'atteindre le but fixé et de rester fidèle au devoir, il faut que le caractère de l'homme se distingue par sa constance, sa fermeté, sa force de volonté: autant de traits aptes à préserver la lucidité d'esprit et la pureté de l'âme.

Il faut que tout soit au service de la raison et de l'honneur.

TRENTE-TROISIEME DIT

Si tu veux être riche, apprends un métier. La richesse peut s'épuiser au fil du temps, mais non pas le talent. Celui qui vend les fruits de son travail sans chercher à duper les autres passe pour un saint. Mais les vices s'emparent souvent aussi de ceux à qui Dieu a accordé le don d'un métier.

Premièrement, ceux-là ne cherchent pas à développer leur don, à s'instruire auprès d'artisans meilleurs qu'eux. Se contentant de peu, ils ont vite fait de sombrer dans la paresse.

Deuxièmement, il faut travailler et peiner sans relâche. Or ceux-là ont à peine acquis deux ou trois têtes de bétail qu'ils s'imaginent nager dans l'opulence et s'en vantent, alors qu'ils ne font tout que par-dessous la jambe.

Troisièmement, il suffit qu'on leur demande de faire ceci ou cela pour qu'ils se gonflent d'orgueil comme si le monde ne pouvait plus se passer d'eux. Cet orgueil mal placé leur fait perdre un temps précieux et les rend vulnérables aux flatteurs malicieux.

Quatrièmement, de tels hommes se lient facilement avec les vauriens. Il suffit qu'on leur offre une bagatelle,

qu'on leur promette de l'aide et les appelle 'mon ami' pour qu'ils le croient vraiment. En cela se manifeste leur naïveté, leur ignorance de la vie. Prompts à se fier aux langues menteuses, à se réjouir d'un faux ami, ils sont prêts à tout faire pour lui, à lui confier leurs biens, à oublier pour lui leur propre intérêt et leurs devoirs. Et, ce faisant, ils perdent leur temps sans la moindre utilité, finissent par se retrouver sans chemise, se laissent entraîner dans des querelles étrangères, perdent toute apparence humaine, vivent dans la misère et le déshonneur.

Pourquoi en est-il ainsi? Parce que les hommes enclins à duper les autres se prêtent eux-mêmes facilement à la duperie.

TRENTE-QUATRIÈME DIT

Tout le monde sait que les hommes sont mortels, que la mort ne s'empare pas seulement des vieillards et qu'elle ne restitue jamais celui dont elle s'est saisie. Le Kazakh a appris cela malgré lui, non par une profonde réflexion.

Les Kazakhs disent croire en un Dieu qui, après la mort, récompense ceux qui ont fait le bien et punit ceux qui ont fait le mal. Qui plus est, Il est infiniment généreux dans la récompense et infiniment cruel dans le châtement. Cependant, je ne crois point que les Kazakhs affirment cela avec sincérité et mûre réflexion. S'ils le croyaient véritablement, ils feraient le bien en accord avec leur foi et ne connaîtraient ni malheurs ni chagrins. Comment pourrait-on les persuader de quoi que ce soit dès lors que même ces vérités ne sont pour eux qu'une croyance confuse? Par quel moyen les corriger? Peut-on les qualifier de musulmans authentiques?

Celui qui souhaite échapper aux tourments dans ce monde et dans l'autre doit savoir une chose: il ne peut pas y avoir dans l'âme à la fois deux passions, deux joies, deux contradictions et deux chagrins. C'est tout bonnement impossible. Quiconque place les joies et les chagrins ter-

restres au-dessus des joies et soucis de l'au-delà n'est pas un musulman.

Qu'on juge donc si le Kazakh est un musulman. S'il lui advenait de tomber sur deux choses, dont une destinée à la vie dans l'au-delà et une autre destinée à la vie terrestre, soyez certain qu'il choisira la deuxième en étant persuadé qu'il aura une autre occasion d'acquérir la première et qu'Allah, de toute façon, lui pardonnera miséricordieusement son choix. Cet homme est prêt à jurer, face au tribunal de la mort, qu'il n'a jamais préféré les joies terrestres à celles de l'autre monde. Allez le croire après cela!

L'homme devrait être un ami pour l'homme. Parce que toute chose dans la vie — naissance, éducation, sentiment de faim et de satiété, chagrins, malheurs, forme du corps humain, façon de venir au monde et de le quitter — est la même pour tous. Dans l'autre monde aussi, la même chose nous attend: mort, enterrement, pourrissement du corps, comparution au Jugement. Comment savoir si l'on vivra cinq jours de plus ou non? Chaque homme est l'hôte d'autrui, l'homme lui-même est un hôte dans cette vie. Alors, à quoi bon calomnier, se prendre mutuellement en haine à cause des richesses, envier le bonheur d'autrui, se regarder de travers pour des fadaises?

Révérer un homme et non pas Dieu, prier pour accaparer le bien d'autrui et non pour que ton travail honnête soit béni,— vaut-il la peine de s'adresser à Allah pour de telles choses? Comment le Créateur pourrait-il humilier et dépouiller un homme pour en élever un autre?

Persévérer dans un mauvais chemin, contredire les

sages alors qu'on est soi-même dépourvu de bon sens et d'instruction, qu'on ne sait pas mettre deux mots ensemble, — est-ce digne du nom d'homme?

Peut-on même parler d'homme dans ce cas?

TRENTE-CINQUIEME DIT

Faisant comparaître devant Lui hodjas, soufis, mollahs, jomarts et séides, le Très-Haut leur demandera des comptes. Il placera d'un côté ceux qui, tout en étant hodja, soufi, mollah, jomart ou séide, ne servaient Dieu et ne faisaient la charité que pour être honorés et jouir de tous les biens terrestres. Et il placera de l'autre ceux qui servaient Allah rien que par fidélité au Tout-puissant.

Et Il dira à ceux qui le célébraient par intérêt: 'Vous ne me serviez que pour être honores par les hommes. Il n'en ira plus de même ici. Vous n'avez plus de pouvoir sur les gens. Vous aurez à répondre de tout ce que vous avez fait de votre vivant. A répondre a tout!! Je vous avais donné la vie, accordé des richesses, mais vous n'en avez profité que pour vous-mêmes, vous avez trompé les hommes en feignant servir Dieu.'

A ceux qui Le servirent honnêtement, Il dira: 'Vous avez tâché de m'être fidèles par votre vie, par tous vos actes. Je suis contente de vous. Vous aurez droit à une place honorable ici, passez donc! Peut-être allez-vous rencontrer des amis et ceux à qui vous avez fait du bien, ceux aussi qui épaulaient vos bons desseins. Réjouissez-vous!'

Notre Prophète, Allah bénisse son nom, dit dans le hadith: 'Qui est sans honte est aussi sans foi.' C'est ce que dit également un proverbe: 'Qui sait avoir honte a de la foi.' Il est clair que le sentiment de honte est inséparable de l'iman, de la foi. Mais qu'est-ce que la honte?

Il y a la honte engendrée par l'ignorance. Un peu comme l'enfant timide qui a honte de parler ou d'approcher un inconnu, bien qu'il n'ait commis aucune faute. N'avoir pas enfreint la charia, n'avoir pas fauté contre sa propre conscience, et pourtant avoir honte de ce qui n'en mérite pas, c'est là un signe de sottise et de basse extraction.

La honte véritable est celle qu'on éprouve d'avoir commis un acte contraire aux lois de la charia, de la conscience, de la dignité humaine. Pareille honte est de deux espèces.

La première consiste à avoir honte non de soi-même mais de la faute d'un autre. On a honte par compassion, on se dit alors: 'Mon Dieu, qu'est-il advenu de cet homme? Pourquoi en estil arrivé à commettre cet acte indigne?' On rougit pour lui.

L'autre espèce de honte est suscitée par notre propre conscience d'avoir attenté à la charia, à l'essence profonde de l'homme, par erreur ou par inadvertance. Peut-être personne d'autre que toi n'est-il au courant, mais ta raison, ton sentiment te tourmentent. Tu ne peux plus regarder les gens dans les yeux, tu subis un véritable martyre.

Les gens capables de ressentir ce genre de honte renoncent à la nourriture, perdent le sommeil, en viennent parfois à se suicider. La honte est le sentiment de sa propre

dignité, qui pousse à reconnaître ses propres erreurs et à se punir soi-même. A ces instants-là, on semble perdu, on est pareil à un pitoyable chien. On ne voit plus rien, on est incapable de regarder les autres dans les yeux. Qui a connu ces tourments et, néanmoins, accentue les souffrances du coupable au lieu de lui pardonner charitablement, est dépourvu d'humanité et de miséricorde.

Les hommes que j'observe à présent n'ont honte de rien et ne savent pas rougir. 'J'ai reconnu ma faute, quoi de plus?' disent-ils. Ou bien ils se justifient: 'D'accord, je me suis mal conduit, mais ne fais-tu pas de même?' Soit encore: 'Un tel et un tel ont fait ceci et cela, mais ça ne les empêche pas de bien dormir. Par rapport à eux, je n'ai rien fait de mal. Et puis j'avais une raison d'agir ainsi.' Au lieu d'avoir honte de leur acte, ils voudraient se blanchir.

Comment qualifier un tel homme? Ce n'est pas de lui que parle le hadith...

Qui dira si ces hommes ont ou non la foi?

TRENTE-SEPTIEME DIT

1. Juge des qualités d'un homme à la façon dont il a commencé une action et non à ce qui en a résulté.

2. Aussi belle une pensée soit-elle, elle pâlit en passant par une bouche humaine.

3. On se console parfois de dire de sages paroles à un sot prétentieux, mais le plus souvent il n'en reste pas trace.

4. Fais le bien à l'homme sensé; cela ne ferait que gâter le sot.

5. Le fils de son père est un ennemi pour les autres. Le fils de l'homme est ton ami.

6. L'homme digne de ce nom peut demander beaucoup mais se contente de peu; le médiocre demande beaucoup mais est toujours insatisfait, et si on lui donne plus, il demande davantage.

7. Celui qui travaille dans son propre intérêt est semblable à l'animal qui ne broute que pour soi-même; qui travaille en accomplissant son devoir humain, le Très-Haut le marquera de son amour.

8. Qui empoisonna Socrate, brûla Jeanne d'Arc, supplicia Jésus? Qui ensevelit notre Prophète dans le cadavre d'un chameau? La foule. La foule déraisonnable. Sache la

remettre dans le droit chemin.

9. L'homme est l'enfant de son temps. S'il est mauvais, la faute en est à ses contemporains.

10. Si je détenais le pouvoir, je ferais couper la langue de celui qui ressasse que l'homme est incorrigible.

11. Se retrouver seul, c'est mourir. Tous les malheurs s'abattent sur le solitaire. Il existe bien des tares au monde, mais la consolation et la joie s'y trouvent aussi. Qui supportera dignement la première? Qui résistera à la seconde?

12. Lequel d'entre nous n'a jamais connu le malheur? Mais seul le faible perd tout espoir. Tout est variable dans le monde, et le mal non plus n'est pas éternel. Est-ce que le rude hiver n'est pas suivi du printemps fertile et florissant?

13. Qui se tait dans la colère, garde en lui toute la force du courroux. Celui qui se répand en injures est d'ordinaire un vantard ou un lâche.

14. Le succès et le bonheur enivrent l'homme. Seul un parmi des milliers parvient à conserver sang-froid et raison.

15. Si tu veux remettre de l'ordre dans tes affaires, fais-le en gardant toute ta tête.

16. Un poste élevé est semblable à un haut rocher: peuvent y grimper sans hâte le serpent et avec rapidité le faucon. Les malveillants entreprennent de louer ceux qui n'ont pas encore atteint le sommet, et ceux-là, crédules, se réjouissent de leurs paroles.

17. Le monde est un océan, le temps est le souffle du vent, les premières vagues sont les frères aînés, celles de derrière sont les jeunes frères. Une génération en remplace une autre, bien que chacune paraisse intangiblement calme.

18. L'homme simple qui est renommé pour son esprit est plus grand que le roi porté sur son trône par un heureux concours de circonstances. Le jeune homme qui vend son travail est plus digne que le vieillard qui fait commerce de sa barbe.

19. Un mendiant rassasié est le diable en personne, un soufi paresseux est un hypocrite.

20. Un mauvais ami, c'est comme une ombre: impossible de s'en débarrasser quand on est en plein soleil, impossible de la trouver quand te couvrent les nuées.

21. Sois franc avec le solitaire, maintiens de bonnes relations avec ceux qui ont beaucoup d'amis. Sois prudent avec les insoucians, prête ton soutien aux déshérités.

22. Inutiles et sériles sont le courroux sans force, l'amour sans fidélité et le maître sans élève.

23. Tant que tu es en quête du bonheur, tout le monde te souhaite bonne chance, mais dès que tu l'as atteint, tu es la seule personne bienveillante à ton égard.

TRENTE-HUITIEME DIT

Mes enfants, vous la consolation de mon coeur! Je viens de parler des actions humaines et c'est à vous que je lègue ces paroles au même titre que ma mémoire. Lisez-les avec attention, tâchez d'en saisir le sens, et vos coeurs se rempliront d'amour. L'amour est inséparable de la raison, du savoir, de l'humanité. Ces qualités ont pour source la perfection qui est donnée à l'homme dès sa naissance: santé solide et belle apparence, tout le reste dépendant de la noblesse d'âme du père et de la mère, des sages conseillers et des bons amis. L'aspiration au but et la faculté de comprendre sont engendrées par l'amour. Quant à la raison, le savoir et l'humanité, ils favorisent l'intérêt pour la science.

Ce n'est pas de son plein gré que l'enfant aspire à étudier. Il faut l'y pousser, l'encourager tant qu'il n'aura pas lui-même soif de s'instruire. L'enfant curieux de savoir laisse espérer qu'il aspirera plus tard à connaître Dieu, à pénétrer le monde environnant et sa propre nature, à s'enrichir sans sacrifier son honneur et en évitant le mal. Autrement, il lui faudra végéter dans l'ignorance et, au mieux, se contenter d'un savoir superficiel. Il est mauvais

que nombre de parents ayant mal élevé leurs enfants les confient ensuite aux mollahs, car cette instruction leur sera inutile. Les enfants dépravés dès l'enfance ne peuvent pas avoir d'intérêt pour les connaissances, la religion, ni faire preuve de respect pour leurs maîtres. Il n'en résultera point des hommes à part entière, des mollahs consciencieux, de véritables musulmans. Le plus ardu est de leur inculquer l'humanité. Parce que Allah est la voie de la vérité et que la franchise, la sincérité sont les ennemies du mal. Un ami répondra-t-il à une invitation portée par l'ennemi? Impossible d'atteindre à la vérité si l'âme est dépourvue d'amour pour elle. Les connaissances humaines sont acquises par amour de la vérité, par soif de découvrir la nature et l'essence des choses. Il ne s'agit pas d'une omniscience divine car la curiosité et la faculté d'apprendre ne donnent à l'homme que des connaissances à la mesure de sa raison.

Cependant, il faut d'abord s'être imprégné d'amour pour Allah. On sait que la Science n'est qu'un des visages du Très-Haut, aussi l'amour de la Science est-il un signe d'humanité et de sincérité; impossible de parvenir aux sommets de la Science si l'on s'y adonne à des fins égoïstes et viles. C'est seulement lorsque la richesse, le respect général, la gloire ont eux-mêmes trouvé leur homme, qu'elles peuvent le parer dignement. Mais quiconque les révère outre-mesure abaisse le nom d'homme, indépendamment du succès auquel il sera parvenu.

Si tu possèdes l'amour de la vérité, le désir de t'instruire, tu ne pourras que développer en toi une oreille

attentive et une assiduité sincère. Ceux qui professent l'islam doivent avant tout savoir en quoi consiste l'iman véritable, car la foi n'est en rien une adoration aveugle. Supposons que tel croit en Dieu, au fait que le Coran est l'émanation de Sa Volonté, que Mustapha Mohammed, béni soit son nom, est bel et bien Son Envoyé... Que lui apporte donc une telle foi? Il croit en Dieu parce que celui-ci est Dieu ou par désir de salut personnel? Allah est grand et Il ne peut pâtir de ton incroyance. Si tu n'as besoin de la foi que pour toi-même, peu importe: la croyance est en toi. Mais si la foi n'existe que parce qu'il est admis de croire, cela ne peut être utile à personne. La foi n'est juste et utile que si on la désire avec ferveur. Il faut savoir combien d'efforts coûte une foi consciente, raisonnable...

Tu affirmes croire en Dieu, en Ses visages et Ses noms. Bien. Mais il faut aussi que tu connaisses Ses noms, que tu comprennes la nature profonde de chacun de Ses huit visages. Etant un musulman, tu dois te considérer comme l'esclave du Très-Haut et t'efforcer sans cesse de soumettre tes desseins à Sa Volonté. Ne répète pas comme un ignare qu'il est impossible d'égaliser Dieu. On ne peut, certes, reproduire exactement les oeuvres du Très-Haut, mais tu dois aspirer à l'imiter en tout, à suivre la voie indiquée par Lui. Voici les radieux visages d'Allah: Vie, Science, Puissance, Clairvoyance, Sensibilité, Désir, Verbe, Création.

Le Créateur a accordé à l'homme ces huit visages, mais sans la perfection absolue avec laquelle Lui-même les possède.

Peut-il se qualifier de musulman celui qui emploie les facultés, aussi faibles soient-elles, qui lui furent données à autre chose que l'intérêt du Très-Haut? On doit être à même d'agir en accord avec les huit qualités supérieures d'Allah, car la nature d'Allah est telle qu'Il n'a pas besoin qu'on Le décrive: c'est à notre raison qu'il incombe d'avoir une claire idée de Dieu en Ses huit visages. Quiconque ignore ces derniers ne saurait avoir véritablement notion du Très-Haut. Mais comme nous ne connaissons Allah que dans la mesure où Il se manifeste à nous, nul ne peut Le connaître dans Sa totalité; même le plus sage des sages n'est capable de pénétrer à fond Ses actes, encore moins de saisir Son essence. Allah est tout-puissant, nos possibilités sont limitées. Il est impossible de mesurer l'infini par le fini. Soucieux d'ancrer en nous la conscience de Son existence, nous répétons: Allah est, Allah est un. Mais les notions d' 'être' et d' 'unité' ne correspondent pas à l'insaisissable essence d'Allah, car tout phénomène réel ressort en fait à une 'unité': on peut appliquer cette notion à tout l'univers, qui est une possession d'Allah, comme nous le disent les Ecritures; lesquelles mentionnent aussi Ses huit visages immuables et les quatre-vingt-dix-neuf noms bénis d'Allah qui expriment Son image incomparable et Ses actions.

Je voudrais parler ici de quatre de Ses visages, en particulier de la Science et de la Puissance, car les autres ne font en somme que compléter et expliquer la nature de ces deux-là. Je m'arrêterai aussi au visage qui est la Vie.

Nous disons: Allah est, Allah est un, nous le

percevons et le définissons comme la Puissance de la Science. Demandons-nous d'abord si ces quatre notions recouvrent une force réelle. Nul doute que la puissance de la science est véritable. La Vie s'accompagne toujours du Désir, mais ce dernier est également inséparable de la Science. La Science ne donne rien en soi. Toute chose au monde est mise en branle par la puissance du Très-Haut. Une des propriétés inhérentes au Désir est le Verbe, c'est-à-dire la parole. Mais notre Verbe ne peut se passer de la voix et des signes écrits; seul le Verbe d'Allah se passe de voix et d'écriture. Le besoin de parler s'accompagne lui-même de la faculté d'entendre ce qui est dit et de voir ce qui est visible. Mais Allah entend et voit autrement que nous autres, qui ne pouvons le faire que par les oreilles et les yeux.

Enfin, l'un de Ses visages est la Création, c'est-à-dire la faculté d'incarner, de réaliser. Si l'on considère que la Création est un phénomène continu, un simple enchaînement de cause à effet, force est de conclure à l'impuissance de Dieu. Mais cela ne saurait s'appliquer au Tout-puissant. C'est grâce à la Puissance et à la Science, qui ont une place à part, déterminante, que les huit visages d'Allah forment un tout. La Science est illimitée et parfaite. La Puissance est illimitée et irréprochable. On juge l'artisan à son ouvrage. Mais aucun mortel n'est en mesure d'embrasser par la raison le travail immense accompli par Dieu, cette force toute-puissante qui unit en un tout ce que nous voyons et sentons.

Etant donné que les êtres terrestres sont régis par la

force et la raison, il est naturel de se demander si ces deux qualités servent aussi Allah. Les notions de Science et de Puissance sont inséparables, il s'agit de Puissance de la Science ou de Puissance Omnisciente, car sinon l'une prendrait le pas sur l'autre, — ce qui est contraire à l'enseignement d'Allah.

On peut être conduit à penser que les huit visages d'Allah sont autonomes puisque distincts. Mais puisque ces qualités émanent d'un seul et même Créateur, elles s'unissent pour constituer et incarner le Visage unique et incomparable d'Allah. Il serait erroné de n'y voir qu'une image de la puissance, forgée à dessein.

La force de l'homme réside dans sa raison et ses connaissances. La Puissance du Très-Haut s'exprime dans la Science et la Miséricorde. Bien que cette dernière ne soit pas mentionnée parmi Ses huit visages, elle est définie par tous Ses noms suivants: Clément, Miséricordieux, Compatissant, Indulgent, Aimant, Défenseur, Protecteur, Bienfaiteur, Donateur, Prévenant. Ces noms d'Allah viennent étayer mes conclusions. La logique de mes propos est également confirmée par l'étonnante harmonie de l'univers. En effet, toute chose au monde est créée de telle façon qu'elle en favorise une autre. Les corps inertes ne ressentent pas de douleur et servent de nourriture aux êtres animés; les animaux contribuent à maintenir la vie des êtres doués de raison: les hommes; ils n'auront pas à répondre au Jugement dernier, contrairement à l'homme qui a été doté d'intelligence et règne sur tout le reste. Que Dieu ait créé l'homme de façon à ce qu'il soit capable de

répondre de ses actes au jour du Jugement, voilà une preuve de Sa justice et de Son amour pour l'homme. Il a donné à l'homme une forme différente de celle des vers, des oiseaux et des autres créatures vivantes, il lui a conféré la meilleure complexion possible, l'a mis debout sur deux pieds, a placé haut sa tête pour mieux observer le monde environnant et n'avoir pas à se courber comme les animaux pour chercher sa nourriture, il lui a donné deux mains au service de la tête. Il l'a gratifié d'un nez pour jouir des odeurs, d'yeux pour voir sa nourriture, de paupières et de cils pour protéger les yeux, de sourcils pour en détourner la sueur coulant du front; d'une langue pour que les hommes puissent communiquer entre eux, se comprendre et travailler ensemble. Est-ce que ce n'est pas une preuve de Son amour de l'homme? Et si quelqu'un t'aime, n'es-tu pas tenu de lui répondre par le même amour?

Réfléchis bien: le soleil transforme en vapeur l'humidité, en fait des nuages qui se déversent sur la terre en pluie vivifiante pour les graines, l'herbe et les fleurs, lesquelles réjouissent l'oeil et le coeur des hommes. Cette pluie fait pousser les fruits, la canne à sucre, qui maintiennent l'homme en vie. Les rivières, les fleuves se jettent dans les lacs et les mers, abreuvent animaux et oiseaux, abritent les poissons. La terre offre à l'homme blé, coton, chanvre, fruits et baies, garde en elle des richesses incalculables. Les oiseaux donnent à l'homme duvet, viande et oeufs; les animaux, lait et peaux; l'eau lui fournit les poissons, les poissons lui donnent leur chair et leurs oeufs; les abeilles apportent miel et cire, les vers donnent de la soie.

Personne au monde ne peut dire de ces richesses: 'Elles sont à moi seul!' Tout a été conçu dans l'intérêt de l'homme. Les fabriques et les machines créées par un travail incroyable sont, elles aussi, destinées à la joie et au profit de l'homme.

Tout ceci n'est-il pas une manifestation de l'amour du Très-Haut pour l'homme? Et l'homme n'a-t-il donc pas pour devoir de répondre par l'amour à l'amour?

Pour que l'humanité n'en vienne, par cupidité, à exterminer toutes les espèces animales et à léser les générations suivantes, Allah a doté les bêtes et les oiseaux de force, de pattes robustes et d'ailes rapides; les animaux trouvent refuge dans les eaux profondes, dans les hauts rochers et au fin fond des forêts. Tout ce qui est vivant tend à se multiplier et est doué d'un solide instinct de conservation, de souci de la postérité. Il ne s'agit point de permettre à l'animal de se développer jusqu'à égaler l'homme, mais de fournir à ce dernier une source de nourriture inépuisable. En tout cela se manifestent la bonté et la justice divines.

Nous ne songeons guère que la bonté et la justice sont des principes de la charia et que, musulmans, nous avons essentiellement pour devoir de rester fidèles à Allah. Cela semble couler de source. Mais suivons-nous en réalité sans défaillance ces principes? La sollicitude d'Allah pour l'homme n'est-elle pas suffisamment démontrée par ces preuves éclatantes, aussi brillantes que des astres?

Il nous plaît de voir les bonnes actions d'autrui, sans que nous cherchions à agir de même par amour du

prochain. N'est-ce pas un péché?

Qui laisse faire le mal et ne s'y oppose pas est indigne du nom de musulman. Ou bien il n'est que musulman à moitié.

Où est le droit chemin indiqué par le Très-Haut? Beaucoup de gens l'ignorent. Je n'ai pas rencontré de musulman qui fût véritablement imprégné des paroles du Prophète: 'Réfléchis aux actes d'Allah', ou de cette prière:

'Aime Allah et Il t'aimera.'

'Fais le bien aux hommes car Allah aime ceux qui font le bien.'

'Ceux qui croient en Dieu font le bien, il leur est réservé une place au paradis.'

Le Coran abonde en versets de ce genre mais nul d'entre nous ne tente même d'en saisir le sens profond, nous n'avons ni le désir, ni des connaissances suffisantes pour appréhender ces vérités.

'Il y a des gens qui croient en Allah et qui tiennent pour un devoir sacré de faire le bien car ils savent qu'Allah n'aime pas les hommes mal intentionnés.'

C'est de cela que parle le Prophète, Allah le bénisse:

'Qui est injuste n'a pas de conscience. Qui n'a pas de conscience n'a pas de foi.'

Il s'ensuit que la foi ne peut naître d'elle-même mais qu'elle est engendrée par le sentiment de justice et de piété. Les vertus ne peuvent pas s'acquérir par les seules prières et une adoration aveugle. Ceci ne demande plus à être prouvé: on voit tous les jours des musulmans qui prient avec ardeur et observent les jeûnes sans que cela fasse

d'eux des hommes bons.

La justice est la mère de toutes les bonnes actions. Les notions de conscience et d'honneur procèdent du sentiment d'équité. L'homme juste ne manque jamais de se demander: 'Pourquoi est-ce que j'approuve les bonnes actions des autres sans avoir moi-même hâte d'y prendre part?' Cela ne témoigne-t-il pas de son sentiment de justice et de son honnêteté foncière? N'est-ce pas le gage d'un bon comportement? Mais pourquoi cette sollicitude à l'égard des hommes ne s'étend-elle pas au Créateur?

L'inclination à faire la charité vient en fait du désir de se contenter de peu. Ne perdez pas votre sentiment d'équité, ne soyez jamais las de faire le bien. Sans justice, il n'y a ni foi ni humanité. Ainsi que l'enseigne le soufi Allayar, un prophète en suscite des centaines d'autres.

Notre conscience perçoit le Très-Haut comme le Savant, le Miséricordieux, le Juste. S'il existe en toi des signes de Science, de Compassion et d'Equité, c'est que tu as l'amour des connaissances, que tu es un musulman authentique et que tu es doué d'une profonde humanité. On sait que la jaouanmart englobe trois qualités: véracité, bonne intention, raison. La véracité incarne la Justice, les bonnes intentions sont un reflet de la Miséricorde, cependant que la raison est un des noms de la Science. L'homme possède ces qualités à un faible degré, c'est pourquoi il est tenu de les développer, de les employer pour faire le bien, de les préserver en lui. Cela n'est possible que si on le désire sincèrement et si l'on y oeuvre sans relâche. Ces trois qualités étaient l'apanage du Prophète; elles sont

celles des saints, des savants et des musulmans véritables. Ces qualités sont destinées à servir le Très-Haut, elles sont enseignées par le Prophète et ont été adoptées avec amour par les saints. Mais leur amour ne suffisait qu'à se préoccuper de la vie dans l'autre monde; ils avaient oublié les joies profanes ou en faisaient fi.

Les savants, par contre, pensent à la vie terrestre et se soucient d'elle. Les jugements des saints et des savants sont contradictoires bien qu'ils soient en fait proches les uns des autres par leurs convictions, qu'ils réfléchissent tous à l'utilité de l'enseignement d'Allah. Ne faut-il pas cependant que tout débat se termine à la satisfaction des deux parties?

La Science et la Raison, tout comme la nature humaine, ne souffrent pas qu'on les violente, le manque de sincérité leur est néfaste; elles nous apprennent à être bons, sincères, bien intentionnés. C'est ce qui s'appelle Miséricorde.

Je crois néanmoins que les saints comme les savants ne cherchent le plus souvent, dans les polémiques, qu'à satisfaire leur vanité.

Si l'humanité avait, dans sa volonté de perfectionnement, choisi le tarikat, la voie indiquée par les saints, le monde entier serait à l'abandon. Qui ferait paître les troupeaux, qui arrêterait l'ennemi, qui confectionnerait des vêtements, sèmerait le blé, extrairait les richesses du sous-sol?

Ne courons-nous point le risque, en renonçant aux biens offerts par le Très-Haut, de faire preuve d'irrespect à Son égard, de paraître peu raisonnables, ingrats, et de com-

mettre ainsi le péché le plus grave qui soit?

Ceux qui ont choisi cette voie sont menacés de disparaître ou d'être victimes des kafirs tandis que les moins stoïques abandonneront honteusement leur chemin.

Si cette voie n'est destinée qu'à une moitié des musulmans, une question se pose: y a-t-il des vérités à demi? La vérité ne peut qu'être unique pour tout le monde. Peut-on choisir à son gré la vérité, la justice? Dans ce cas, la vie elle-même serait remise en question. Car la vie est la vérité suprême. Et il ne saurait y avoir de perfection sans la vie.

Ce ne sont pas tous les saints qui ont méprisé les biens terrestres. On sait que trois proches du Prophète — le khazret Gusman, Gabdurahman ibn Gaouf, Saguid ibn Abdoukas — étaient renommés pour leur richesse.

L'abstinence excessive des saints peut s'expliquer par un manque d'assurance en leurs propres forces, par leur faiblesse face aux tentations terrestres (ce qui ne ferait évidemment qu'affaiblir leur foi). Ou bien par le désir que leur exemple détourne les hommes de la cupidité, que la vue de leur humilité les fasse renoncer aux passions funestes et aux buts égoïstes pour choisir l'amour et la miséricorde. Si l'attitude des saints est dictée par leur amour des hommes, ce sacrifice est inutile, voire erroné et dangereux. Chercher de cette façon la vérité n'est accessible qu'aux gens entièrement dévoués à leur foi, à ceux qui ont atteint les sommets de la science et qui possèdent la puissance du pouvoir, aux hommes doués d'un courage exceptionnel, d'une spiritualité sans faille. Or il est presque impossible qu'un seul homme ait toutes ces qualités; s'il

s'en trouve un, on peut être assuré qu'il s'agit s'un fripon inégalé.

La volonté de se distinguer, de s'élever au-dessus des autres, gâte irrémédiablement la nature humaine. L'ignorant qui affirme s'être engagé dans la voie du tarikat avoue par là même son immoralité.

Le penseur et le docte sont frères, mais ils ont des modes de connaissance distincts. La science extérieure, admise de tous, se présente à nous sous forme d'instructions, de préceptes. Ceux qui ont obtenu le plus de succès dans ce domaine s'appellent des maîtres.

Rien n'est créé sans cause. Les adeptes d'un tel savoir aspirent-ils à percer les secrets de la puissance d'Allah, ce qui est concevable, ou bien sont-ils mus par un amour infini du Très-Haut? Mais de quel amour peut-il s'agir dès lors que l'homme est incapable de connaître Allah lui-même?

On ne peut qualifier d'amour de Dieu que celui qui est engendré par une compréhension lucide, une foi illimitée et un sentiment de gratitude à l'égard du Très-Haut parce qu'Il a créé avec amour les hommes, ces êtres doués eux-mêmes de la faculté d'aimer et compatir.

En conséquence, les seuls savants dignes de ce nom sont ceux qui aspirent à comprendre Allah dans la mesure où le permet l'entendement humain, qui cherchent la cause première de tous les phénomènes et objets. Ils tendent à la vérité, à la justice, au bien dans l'intérêt de l'humanité; il n'y a pas pour eux d'autre joie et satisfaction que celle procurée par leur travail. N'étaient ces penseurs qui ont choisi la voie juste, toute chose sur terre serait vouée à la

disparition. Ces savants authentiques sont le moteur de toutes les créations humaines, c'est leur esprit qui met en ordre tout ce qui existe sur terre. Leur action vise au bien-être général car, comme on le dit, la vie terrestre est un champ cultivé en fonction de la vie dans l'autre monde.

Ce n'est pas tout savant qui est un sage, mais tout sage est un savant.

La foi traditionnelle est inculquée par les préceptes des savants, mais c'est grâce à l'enseignement des sages qu'elle devient une foi véritable. Je veux parler des sages qui ont su pénétrer le sens suprême de la religion musulmane. Quant aux savants 'profanes', ils ignorent les fondements de la religion, bien qu'ils découvrent certaines vérités, certains secrets de l'univers et de l'être humain. Des sept principes de la charia, ils ne peuvent en admettre qu'un — l'existence d'Allah — et sont incapables de faire la différence entre les partisans d'Allah et ses adversaires. Toutefois, même s'ils ne sont pas nos mentors spirituels, ils ont droit à notre reconnaissance car, comme le dit le Prophète dans le hadith, les meilleurs des hommes sont ceux qui font quelque chose d'utile pour les autres.

Ces hommes ne connaissent ni repos ni sommeil ni distractions, inlassablement en quête de choses utiles à l'humanité. Ce sont eux qui ont découvert l'électricité, apprivoisé l'énergie de la foudre, appris à communiquer à d'énormes distances, contraint le feu et l'eau à fournir un immense travail inaccessible à des milliers d'hommes, eux qui perfectionnent la raison humaine, nous apprennent à distinguer le bien du mal. Nul doute que nous leur sommes

redevables de beaucoup de choses.

Les mollahs actuels sont les adversaires des savants. Ce qui prouve l'ignorance des prêtres ou leurs mauvaises intentions, car il est dit: l'homme tend par nature au mal. Nombre de leurs élèves estiment, après avoir appris par coeur quelques prières en arabe ou en persan, qu'ils sont désormais capables de prendre part aux polémiques; ils en sont fiers mais ne causent que du préjudice aux autres en les écartant de la bonne voie par des exortations creuses et sonores, par une vantardise vaine et stérile. Certains d'entre eux agissent ainsi non par mauvaise intention mais en suivant leur instinct naturel. Il est réjouissant de les voir se ressaisir lorsque quelqu'un leur a proféré des paroles justes. Comment appeler celui qui fait obstacle à la vérité? Est-il doué de conscience? L'autosatisfaction, à plus forte raison si elle est sans motif, ne peut que corrompre l'homme. La vérité émane d'Allah, elle est Allah lui-même, aussi faut-il s'efforcer de la comprendre, de raisonner avec justesse, au lieu de s'opposer à elle. Pareil également finit par conduire hors des sentiers de la religion.

Lorsque le grand Prophète, que son nom soit béni, dit que 'viendra une journée aussi longue qu'une année', les théologiens lui demandèrent: 'Combien y aura-t-il de prières ce jour-là?' Et ils obtinrent cette réponse: 'Les savants de ce temps le sauront.' Le Prophète ne suggérerait-il pas de la sorte que les canons de la religion allaient eux aussi changer avec le temps?

Aujourd'hui, les méthodes d'enseignement à la medersa sont irrémédiablement caduques, inutiles et même nuisi-

bles. C'est ce qui en Turquie a conduit à ouvrir des écoles de type nouveau, où l'art militaire et d'autres sciences sont enseignées à côté de la théologie. Les jeunes de chez nous consacrent trop d'années à apprendre par coeur des choses inutiles, ce qui les fait sortir de la medersa en étant ignorants, peu sensés, incapables de travailler, condamnés à vivre de mensonge et de duperie. L'enseignement des mollahs n'apporte que préjudice.

La beauté de l'univers ennoblit la raison humaine. Il arrive à l'homme de perdre jusqu'à son nom, d'être converti en bête, par la misère ou la faiblesse d'esprit. Le refus d'assimiler la science universelle est un signe d'ignorance. Ce que le Coran condamne aussi.

Il y a un gouffre entre la richesse accumulée dans le but de s'élever et la richesse destinée à aider ceux qui souffrent, à ne pas dépendre non-plus d'autrui.

Nous ne cherchons pas, quant à nous, à acquérir le savoir pour nous enrichir. Bien au contraire, la richesse n'est qu'un moyen d'accéder au savoir. L'art est la richesse véritable, inépuisable, et rien n'est plus noble que de se consacrer à l'art. Il faut que les connaissances contribuent à la justice et répondent aux lois de Dieu. L'homme est tenu de faire lui-même le bien au lieu de se contenter d'admirer les bonnes actions d'autrui.

A propos de mollahs, je voudrais surtout mettre en garde contre les ichans. Leurs doctrines sont fausses, néfastes. La plupart d'entre eux sont des ignorants qui, sans connaître les lois authentiques de la charia, s'engagent dans la voie de la théologie et se piquent d'instruire les

autres, alors que l'enseignement de ces tentateurs est nuisible même pour les pseudo-religions. Ils trouvent leur appui parmi les sots, leurs paroles sont mensonge, leur érudition n'est prouvée que par les rosaires et les turbans!

Sachez donc, mes enfants, que la voie du Très-Haut est infinie. Et qu'il n'est donné à personne de la parcourir jusqu'au bout. Celui qui décide de la suivre est un musulman authentique. Mais si le but est de s'enrichir, ce n'est plus sur la voie divine que l'on est engagé et ce n'est qu'une preuve d'étroitesse. Quel esprit pourrait concevoir la cupidité, la soif de posséder toutes les richesses du monde? Partager avec autrui son argent, son bétail, ses connaissances, les autres biens, telle est la voie du Très-Haut, la seule concevable, la seule qui soit sans limite. Ceux qui l'ont choisie sont Ses serviteurs véritables, ceux-là peuvent nourrir l'espoir de s'approcher de Dieu. De quelles espérances peut-on se bercer sur tout autre autre chemin?

Certaines gens n'emploient toutes leurs facultés qu'à améliorer leur aspect, elles n'ont souci que de leurs vêtements et de leur allure: c'est pour elles le summum. Tout n'est que poudre aux yeux, mais elles ne suscitent ainsi que l'envie des sots chez qui les yeux tiennent lieu d'esprit et qui n'ont de cesse d'imiter ce qu'ils ont vu. Mais à quoi cela sert-il? Combien d'efforts pour plaire par la seule apparence! Or les véritables mérites résident dans la pureté des intentions, dans la nature profonde que rien ne farde: c'est à cela qu'Allah nous reconnaît. Ces fervents du miroir auront-ils un surcroît d'intelligence? Non pas. Car

c'est seulement par l'amour illimité du bien que l'homme peut perfectionner sa raison.

Allah, le Maître parfait, a créé l'univers et l'homme en sorte que ce dernier puisse croître et perpétuer l'espèce humaine. Chacun d'entre nous a pour devoir de multiplier le nombre de ses amis. Cela dépend des qualités de coeur, de la bienveillance envers autrui, qui incite à vous rendre la pareille. Pour le moins, ne souhaitez pas du mal aux autres, ne cherchez pas à vous élever au-dessus d'eux par les paroles ou les actes.

Il est d'autres façons de s'élever en esprit.

Premièrement, l'aptitude à préserver en soi les qualités humaines même dans les plus grandes épreuves ne peut qu'ennoblir l'homme.

Deuxièmement, l'éloge de soi-même, la mise en exergue de vos propres mérites et qualités ne peuvent que vous nuire.

Troisièmement, les mauvaises intentions, le penchant à humilier les autres, à blesser leur amour-propre, ne peuvent que susciter leur hostilité.

C'est par vantardise qu'on souhaite se distinguer des autres; mais cela ne suscite que l'envie, et l'envie engendre l'envie.

L'absence de ces vices maintient la paix dans l'âme; dans l'âme apaisée naissent les aspirations.

Il y a trois choses capables d'humilier l'espèce humaine et qu'il convient donc d'éviter à tout prix: l'ignorance, la paresse, la scélératesse.

L'ignorance, c'est l'absence de connaissances sans

lesquelles rien ne peut s'obtenir. L'homme ignare est semblable au bétail.

La paresse est le pire ennemi de l'art. Médiocrité, absence de volonté, impudence et pauvreté sont autant de produits de la paresse.

La scélératesse est l'ennemie de l'humanité. L'homme qui fait du mal aux autres est contraint d'éviter ses congénères, il s'apparente à la bête sauvage.

Tous ces vices ont pour antidote l'amour du prochain, le désir de contribuer au bien-être général, la fermeté d'esprit, le sentiment de justice, un savoir profond et étendu. Oriente tes connaissances dans la voie indiquée par Allah. C'est par des efforts immenses, par une persévérance sans pareille que Dieu a créé ce monde parfait et harmonieux; toi aussi, fais ce que tu dois avec assiduité et armé de bonnes intentions. Tout ce qui est créé par Allah a une destination précise; il faut que les fruits de ton labeur soient utiles aux hommes, autrement n'importe quel travail est sans but. Et ta foi s'avère alors vaine.

Allah n'a rien créé sans difficulté, tout ce qu'il a créé possède un sens. Toute chose au monde a un but et une cause. Celui qui a du goût pour les connaissances ne doit pas oublier que tout acte se fait dans un but précis.

Le Prophète, que son nom soit béni par Allah, nous a légué ces paroles: 'Avant d'entreprendre quelque chose, il faut avoir un but et une aspiration.'

Voici que vous avez décidé d'observer les ablutions prescrites, les prières, les jeûnes. Bien. Mais n'est-ce pas un péché que de s'en tenir simplement aux rites? Si votre

âme est pure, le respect des rites n'est que le reflet de votre vie spirituelle, l'ordre extérieur est un ornement de votre foi intime. N'est-ce pas pour cette raison que les sages affirmaient: la foi est une, elle est consacrée par une longue patience et endurance, sans modération elle se ternit et est même vouée à s'éteindre. Cela s'applique avant tout aux ignorants qui ne pensent qu'au respect des rites et oublient le principal: la foi.

Je suis persuadé qu'à leurs yeux il suffit d'observer les apparences, les rites obligatoires, pour faire figure de musulman. C'est faux, car les rites ne sont que les gardiens de la foi. De quoi sert un gardien qui reste à son poste sans songer si l'objet qu'on lui a confié est intact et toujours aussi pur? Que serait la foi sans cette vigilance de tous les instants? Le but principal n'est-il pas de veiller à la pureté de l'objet dont la garde vous a été confiée?

Vous qui demeurez aveugles au sens profond des signes et gestes rituels, écoutez! Le plus important d'entre eux c'est le namaz. Mais tout d'abord, il faut procéder aux ablutions. Et avant, se purifier de toute turpitude. Ne l'oubliez pas! L'on doit finir en passant les mains humides sur les pieds, certains signes ayant une valeur symbolique.

Une fois affranchi des turpitudes, procédez aux ablutions en lavant les parties du corps qui restent cachées à l'oeil d'autrui; sans en faire parade, vous témoignez ainsi que votre âme est pure et que vous aspirez à mettre en accord votre apparence avec votre état intérieur. Ce n'est qu'entièrement purifié qu'il faut aborder le namaz.

Le namaz, ce sont des prières et des incantations.

Un léger effleurement du cou et des jambes avec les doigts mouillés signifie que ces parties du corps sont lavées et propres.

Au moment d'entamer une prière, touchez de vos doigts les oreilles: cela signifie que vous n'osez pas tendre vos bras vers la face d'Allah, que vous reconnaissez sa supériorité sur toute chose au monde et que vous le priez de venir à votre aide, de vous empêcher de sombrer dans les vanités de ce monde.

La tête inclinée et les bras croisés sur la poitrine sont le signe que vous n'êtes pas un esclave face à son maître, pas un simple mortel face au padischah, mais que vous, un être faible et insignifiant, vous exprimez votre gratitude à Allah pour Son équité et Sa puissance sans borne.

Le visage tourné vers la Qibla signifie que vous adorez l'endroit où le Très-Haut est supposé se trouver, bien que nous sachions qu'il n'existe pas sur terre de lieu digne de Sa présence. C'est donc simplement un espoir que vos prières atteindront l'ouïe du Tout-Puissant.

Le namaz commence par la sourate Fatihat. C'est une prière soutenue et riche de sens.

Les inclinations faites en posant les mains sur les genoux signifient que le musulman comparaît devant Allah.

En effleurant une première fois le sol avec son front, l'homme sort de la terre; au deuxième effleurement, il y retourne. Tourner le visage vers le ciel, c'est un espoir de résurrection après la mort.

Vous terminez la prière en vous inclinant une fois de plus et en saluant le Très-Haut et Son Prophète, que son

nom soit béni par Allah, en adressant aussi à tous les musulmans des vœux de paix, de concorde et de prospérité.

Quelles sont les enseignements à tirer de ce Dit?

TRENTE-NEUVIEME DIT

Oui, nul doute que nos ancêtres le cédaient aux hommes d'aujourd'hui en instruction, prévenance et propreté. Mais ils possédaient en revanche deux qualités qui ne sont plus les nôtres.

En extirpant leurs défauts, nous avons perdu ces deux qualités-là. Si nos efforts pour acquérir des qualités nouvelles, nous les avons employés à sauvegarder les anciennes vertus, nous serions l'égal des autres peuples. Mais comme nous manquons de fermeté, les nouveaux acquis ne servent qu'à développer en nous des propriétés moins humaines que démoniaques. C'est une des plus sérieuses raisons qui nous ont fait perdre nos qualités nationales.

De quelles qualités s'agit-il? Il y avait jadis chez nous des hommes appelés el bassy et top bassy, qui étaient chargés de régler les différends, de diriger la vie sociale. Les gens simples vaquaient tant bien que mal à leurs affaires. Il n'était pas coutume de discuter les décisions de l'el bassy et du top bassy, ni de courir de l'un à l'autre. On dit: 'Lorsque chacun est pour soi-même un juge, il n'y a pas de place pour tous même dans un immense espace; lorsque la communauté a un chef, nul ne brûle même dans

le feu.' Les hommes imprégnés de cette vérité faisaient des sacrifices aux esprits saints, priaient et confiaient les rênes de la communauté au chef élu par tous; on tâchait ensuite de le soutenir en tout, cachant ses défauts et célébrant ses mérites. Il avait droit au respect général, on l'écoutait et lui obéissait sans discuter, si bien que même les personnages influents ne passaient pas les bornes du bon sens. Comment n'aurait-on pas eu de sollicitude pour les hommes alors que tous étaient frères et que le patrimoine était commun?

Oui, les hommes de ce temps veillaient saintement à leur unité, à leur concorde. Il suffisait que quelqu'un appelle à la rescousse les autres, en évoquant les noms des aïeux, pour que tous s'empressent de l'aider, oublieux des offenses et des querelles, prêts à tous les sacrifices et concessions. On disait alors dans le peuple:

'Qui ne sait pas pardonner les fautes de son prochain, est capable d'offenser autrui.'

'Des frères peuvent se quereller mais non pas renoncer l'un à l'autre.'

'Si six personnes se querellent, elles perdent ce qu'elles ont dans les mains; si quatre s'entendent, la bénédiction céleste leur est promise.'

'Qui cherche le bon chemin trouve un trésor; qui cherche des querelles trouve un malheur.'

Où est aujourd'hui ce noble esprit de communauté, où est cette volonté de garder l'honneur?

Ces qualités venaient de la fermeté des hommes, de leur courage et de leur conscience sans tache. Nous les

avons perdues.

Chez les hommes d'aujourd'hui l'amitié n'est pas de la bienveillance mais de la perfidie.

L'hostilité n'est pas recherche de la vérité mais incapacité à vivre dans l'entente.

QUARANTIÈME . DIT

Hommes honorables, voici ce que j'ai à vous demander.

Comment se fait-il que nous ne disions rien de mal des défunts alors que nous ne voyons rien de digne chez les vivants?

Pourquoi les vieillards qui s'entendent bien avec les jeunes ne cessent-ils de se quereller entre eux, bien que le nombre des gens de leur âge se réduise de jour en jour?

Dès que l'un d'entre nous va vivre à l'étranger, tout le monde se met à l'aimer comme un frère. Mais qu'il revienne, et nous le contrainsons à nous fuir. Pourquoi?

Pour quelle raison les gens se mettent-ils en quatre devant un étranger, admirent ses qualités, mais ne remarquent pas dans leur propre clan ceux qui surpassent en sagesse et en noblesse les étrangers?

Qui se retrouve en terre étrangère ne cesse de vanter son village; rentré chez lui, il porte aux nues le village étranger. Pourquoi donc?

Pourquoi les parents s'occupent-ils tendrement de leurs enfants en bas âge mais leur montrent de la froideur quand ils ont grandi?

Pourquoi est-il difficile de réunir les membres d'une

même famille pour partager les joies ou les chagrins, alors qu'ils accourent à la moindre odeur de vol ou de pillage?

Pourquoi les proches sont-ils dépités quand ton cheval arrive en tête dans une course?

Les gens d'autrefois se souvenaient toujours avec gratitude de ceux qui les avaient aidés en chemin. Les hommes d'aujourd'hui oublient vite les bonnes actions. Pourquoi?

Pourquoi le fils de baï devenu pauvre n'a pas honte de voler mais juge indigne de lui d'aller servir un autre baï?

Pourquoi deux braves hommes ne peuvent-ils s'entendre au sein d'une même famille, alors que deux vauriens deviennent toujours amis?

Pourquoi celui que tu considères comme ton ami, à qui tu offres un cheval, se détourne-t-il de toi s'il a reçu un meilleur coursier de ton ennemi?

Pourquoi un tel n'apprécie pas l'ami avec lequel il vit en bonne entente mais est prêt à donner sa vie pour l'ennemi qui, une seule fois dans l'existence, lui a rendu un service?

Pourquoi beaucoup de gens ne souhaitent-ils pas du bien à leur ami mais le prennent en haine pour peu qu'il ait eu de la chance?

Pourquoi recherche-t-on les conseils de qui ne vous connaît pas et évite-t-on ceux des gens qui vous connaissent à fond?

Pourquoi certains, lorsqu'ils sont invités, se conduisent-ils comme s'ils avaient amené tout leur bétail avec eux, mais font mine de n'avoir plus une seule bête quand

on vient chez eux?

Les hommes ont soif de paix, mais l'ennui les terrasse à peine l'ont-ils trouvée. Pourquoi?

Pourquoi sont-ce toujours des fripons rusés qui gouvernent le peuple. Et pourquoi sont-ils pauvres en règle générale?

Pourquoi les plus jeunes des épouses sont-elles rétives? Pourquoi les scélérats sont-ils audacieux? Pourquoi certains pauvres sont-ils arrogants?

Pourquoi dit-on des hommes retenus et paisibles qu'ils sont sans volonté, alors que les dépravés, les vantards, les querelleurs passent pour des héros?

Pourquoi les Kazakhs n'écoutent-ils pas les paroles sages et justes, ne trouvent pas de temps pour leur prêter l'oreille, mais écoutent volontiers les commérages, les sales calomnies, et veulent les entendre jusqu'au bout quand bien même il y aurait le feu chez eux?

QUARANTE-ET-UNIEME DIT

Quiconque envisage d'instruire, d'amender un Kazakh, doit posséder un des deux avantages suivants.

Premièrement, il lui faut détenir un très grand pouvoir, une énorme influence, afin d'effrayer les adultes et leur prendre leurs fils pour les mettre à l'école tout en obligeant les parents à payer les études. Quant aux filles, il suffirait de leur inculquer les principes de la religion musulmane pour qu'elles s'en tirent dans la vie. Dans ce cas, les parents seraient assurés, une fois retirés des affaires, que la nouvelle génération s'engagera dans le droit chemin.

Ou bien, deuxièmement, il faut être très riche pour pouvoir acheter aux parents leur progéniture qui sera mise à l'école, comme on l'a vu précédemment.

Cependant, nul ne possède le pouvoir d'effrayer les hommes d'aujourd'hui. Et nul n'est suffisamment riche pour amadouer les parents récalcitrants.

Il est impossible de persuader de quoi que ce soit un Kazakh, de le convaincre, si on ne l'effraie pas ou ne l'achète point. L'ignorance héritée de nos pères, absorbée avec le lait maternel, est entrée dans la chair et les os pour tuer toute humanité. Entre Kazakhs, ce ne sont que gri-

maces et feintes, minauderies et allusions équivoques; rien d'autre n'effleure leur esprit. Ils tentent bien de penser, mais ils sont incapables de se concentrer sur une idée. Quand on leur parle, ils ne peuvent même pas écouter avec attention, leurs yeux furètent dans tous les coins et leurs pensées se dispersent.

Comment vivre?

Qu'allons-nous devenir?

QUARANTE-DEUXIEME DIT

Le penchant des hommes au vice a pour raison, entre autres, l'oisiveté. Si je cultive la terre ou fais du commerce, comment pourrais-je mener une vie oisive? Mais celui-ci demande un cheval au voisin pour aller de village en village, se faire nourrir par les autres, colporter des rumeurs et des ragots, semer la zizanie par ses ruses et sa perfidie ou se prêter lui-même aux provocations, sans être jamais utile à qui que ce soit. Quiconque veut vivre bien et a l'habitude de travailler jugera humiliante une telle existence, rien ne pourra lui faire abandonner sa tâche pour vagabonder sans but.

Il en est qui possèdent un peu de bétail mais partent soudain, en quête de joies illusoires, laissant aux bergers et à leurs enfants le soin de garder le troupeau, qui a tôt fait d'être la proie des voleurs, des rapaces ou de périr par mauvais temps. Mais cette perte leur importe peu car ils n'ont plus la force de renoncer aux querelles, intrigues et complots où ils se sont laissés entraîner. D'autres, qui vivent pourtant dans l'aisance, confient aussi la garde de leurs biens à autrui afin de plonger eux-mêmes dans la paresse et l'oisiveté.

Les hommes d'aujourd'hui ont cessé d'apprécier l'intelligence, le respect, la richesse; savoir écrire des plaintes contre son prochain, rouler les autres, voilà ce qui est maintenant à l'honneur. Si tu réussis, tu auras toujours droit, fusses-tu pauvre et orphelin, à une place d'honneur, à un gras morceau de viande et à un cheval bien nourri. Il ne coûte rien à ces fripons d'emperlifocoter un baï un peu simplet en lui disant hypocritement: 'Conduisez-nous, je suis prêt à aller pour vous dans les flammes!' C'est assez pour être rassasié, vêtu, monter un bon cheval et jouir de l'estime générale, tout en se roulant les pouces.

Le baï ne songe pas à son calme perdu, il ne regarde point à la dépense. Avant de parler avec quelqu'un, le voici qui demande conseil à cette fripouille couchée à ses pieds par crainte de perdre sa confiance et de le voir chercher d'autres conseillers. 'Allah est avec vous, lui dit-on obséquieusement, il vous simplifie la tâche.' Et de suggérer des ruses toutes plus viles l'une que l'autre, d'entretenir sa méfiance envers autrui, si bien que le baï finit par ne plus croire ses proches. Si quelqu'un d'intelligent se détourne alors du baï, la crapule s'empresse de lui souffler: 'Vous voyez? Ne vous disais-je pas qu'il comploté quelque chose contre vous?' Le baï naïf est entièrement entre ses mains.

C'est à cela que les hommes d'aujourd'hui consacrent leur esprit et leur volonté.

C'est de cela qu'ils vivent.

QUARANTE-TROISIEME DIT

L'homme est doué par nature d'un corps et d'une âme. Il convient de savoir quelles propriétés du corps et de l'âme lui sont données de naissance et lesquelles sont acquises par le travail.

La nécessité de manger, boire et dormir est d'ordre naturel. Le désir de voir et connaître est instinctif, mais la raison et le savoir sont le fruit du travail humain. C'est en écoutant avec ses oreilles, en regardant avec ses yeux, en touchant avec ses mains et en goûtant avec sa langue, en respirant avec son nez, que l'homme se fait une idée du monde environnant.

Les sensations, agréables ou non, sont perçues par ces cinq organes des sens et retenues par la mémoire, selon des lois précises, afin de composer une certaine image du monde.

Etre agréablement impressionné par le bien et dégoûté par les mauvaises choses est une faculté naturelle de l'homme. Cependant, il s'agit d'une aptitude faible au début, qui doit être développée et fortifiée par une vigilance constante mais qui dépérit, devient inutile, si on la néglige.

Celui qui écoute et regarde beaucoup pour puiser ses

connaissances dans le monde extérieur est immensément riche: il est capable de raisonner lucidement, de distinguer l'utile du nuisible. Quiconque est à même d'analyser les faits et les événements compte parmi les personnes intelligentes.

L'ignorant incapable de penser, non habitué à travailler, cherche toujours à invoquer Dieu: 'Que faire si Allah ne m'a pas donné d'intelligence?' Ou bien: 'Dieu ne nous a pas faits pareils, qu'y puis-je?'

Mais est-ce Dieu qui lui interdit d'écouter et regarder, de retenir ce qu'il voit et entend? Est-ce Dieu qui lui a dit: mange, bois, amuse-toi, vante-toi, deviens une bête sans âme?

D'autres disent: 'Il est peut-être vrai que l'intelligence s'acquiert, mais c'est la nature qui donne l'élan premier. Ceux qui n'ont pas de dons restent aussi sans intelligence.' C'est assurément faux.

Les enfants ont tous cette aspiration originelle. Nous avons déjà dit que les facultés, d'abord faibles, se développent et se perfectionnent dans un effort constant. Même le métier s'améliore, pourvu qu'on s'y adonne avec plaisir. Mais qui ne veille pas sur l'acquis risque de le perdre, de devenir un autre homme sans même s'en rendre compte. L'aptitude et la maîtrise, en effet, ne préviennent pas qu'elles vont t'abandonner. Et cela coûte plus d'efforts de les retrouver que de les sauvegarder.

Les facultés mentales sont si diverses qu'il est impossible de les décrire toutes ici. L'âme est assez forte pour retenir longtemps les acquis, mais le manque d'inattention

à leur égard peut conduire à la perte de cette force même. Et il est impossible de la reconquérir.

Ce qui fait la force de l'âme, ce sont trois propriétés fondamentales qu'il importe d'apprécier et de garder comme la prunelle de ses yeux, car sans elles l'homme se change en animal.

La première s'appelle 'réaction rapide'. De quoi s'agit-il? Elle permet non seulement de prendre conscience de ce qu'on voit et entend, mais aussi de saisir, d'interpréter immédiatement les tenants et les aboutissants. Sans cette propriété, inutile de lire beaucoup car il n'en résultera rien. Ce qui importe avant tout, c'est de faire, de penser, de dire en temps voulu, sans le moindre retard, sinon on est condamné à s'exclamer avec regret toute la vie: 'Quel dommage! J'aurais dû faire ceci ou cela à tel ou tel moment!'

La deuxième propriété s'appelle 'attraction de l'homologue'. Ayant appris quelque chose de nouveau, on se met à réfléchir, à le comparer à des choses analogues: la ressemblance est-elle entière ou seulement partielle? Tant que les causes de cette analogie ne sont pas élucidées, tant que les hypothèses et les conjectures ne sont pas vérifiées, l'esprit ne trouve pas de repos.

Enfin, la troisième s'appelle 'sensibilité du coeur'. Si tu n'as pas réussi à préserver ton coeur des quatre vices principaux — autosatisfaction, égoïsme, frivolité, insouciance —, les sensations suscitées par le monde extérieur ne pourront que se refléter dans le miroir vicié et vicieux du coeur. Ce sont ces impressions déformées qui nourriront ton esprit et resteront longtemps gravées dans ta mémoire.

Si tu ne preserves pas la pureté du coeur, le miroir de l'âme se ternit et tout n'y laisse plus qu'une image altérée, confuse. Les idées sur le monde seront fausses.

Tout ce qui est acquis par le travail et se trouve en dehors de toi s'appelle 'richesse'. Il est difficile de garder les biens acquis si l'on ignore les subtilités du métier, de la tâche. De même, il est difficile de préserver la richesse spirituelle acquise si l'intelligence est mal employée. Qui perd sa vigilance a vite fait de perdre ce qu'il avait acquis.

Toute chose au monde a une mesure. Y compris les bonnes choses. C'est un grand bien que de connaître cette mesure. La faculté de penser est digne d'éloge, mais certaines gens trop passionnées s'égarerent dans leurs idées, perdent le bon sens.

C'est également avec mesure qu'il faut réaliser le besoin de manger, boire, se vêtir, s'amuser, aimer, se réjouir, s'enrichir, de même qu'on doit faire preuve de mesure dans la recherche du pouvoir et dans la vigilance, la précaution pour éviter d'être dupé. Tout ce qui outre-passe la mesure est un mal.

Les sages d'autrefois disaient: 'Dans tout ce que l'on cherche avec entêtement, il y a le mal.' Oui, sache que les deux propriétés appelées 'réaction rapide' et 'attraction de l'homologue', recèlent tout ce qu'il y a de bien et de mal sur terre. L'amour du pouvoir, l'égoïsme, la colère, le mensonge y ont leur source. Il faut savoir employer ces deux forces, ces deux principes, au perfectionnement des qualités bonnes et utiles, en tuant dans l'oeuf leur propension au vice.

La raison discerne l'utile du nuisible mais elle ne suffit pas à combattre le mal. Seul y parvient celui qui unit en lui la force de la raison à celle de la volonté. Rien ne résiste à celui qui, tel un coursier véloce, concentre en soi la raison et la volonté.

Si ces deux qualités restent peu développées, ou si l'une vient à manquer, la force mentale peut vous jeter du haut d'un rocher, dans l'eau ou dans le gouffre, ainsi que le fait un cheval incontrôlable. Car on est alors incapable de se maîtriser, les chemins te mènent à l'aventure, les pans de ta cape soulevés par le vent, les yeux fixés en vain sur le ciel... Et rien ne pourra effacer ton déshonneur jusqu'à la fin de tes jours.

QUARANTE-QUATRIÈME DIT

Qui n'a pas d'aspiration est le plus misérable et médiocre des hommes. Mais il y a différentes sortes d'aspirations. Et ceux qui aspirent à quelque chose se différencient aussi par leurs capacités et leur force de volonté. Doués ou dépourvus de talent, ils ont tous soif d'éloge: ils l'attendent, qu'ils l'aient ou non mérité.

Les hommes fréquentent les gens de leur milieu, leur confient parfois jusqu'aux pensées les plus intimes. C'est également de leurs proches, de leur entourage, qu'ils attendent des éloges, bien plus que de la bouche d'inconnus, de gens lointains.

Certains hommes ont soif d'honneurs, d'autres sont avides de richesses, peu importe qu'elles soient obtenues par la ruse ou l'avarice. 'Qui s'est enrichi est sans péché' ou 'Celui qui possède a le visage radieux,' disent-ils, sachant bien que nul ne leur en fera grief. C'est dans la richesse qu'ils voient leur mérite principal, leur honneur. A en juger par leurs moeurs dépravées, il en est bien ainsi. Mais du point de vue de l'humanité, c'est un des vices les plus repoussants.

Les uns veulent passer pour courageux, saints ou baïs;

d'autres ne refusent pas la réputation d'hommes rusés, habiles, omniscients. La plupart se satisfont d'une mauvaise renommée, pourvu qu'ils en tirent quelque avantage.

Tout le monde aspire à quelque chose. On aspire à lire — non pas des livres mais les visages. On vous regarde comme si on écoutait votre pouls, comme pour jauger: 'Aujourd'hui c'est ceci ou cela qui a du prix, là ça peut me rapporter quelque chose...'

Quiconque veut s'instruire par les livres doit tout d'abord purifier son âme des turpitudes, des mauvaises intentions, et seulement ensuite entreprendre de lire.

Si l'on préfère lire les visages, inutile même de se purifier car nul ne voit ce que tu as dans le coeur, dans l'âme. On dit que plus celle-ci a de plis, de méandres, plus elle est invulnérable et florissante.

Voyez donc d'après cela qui apprend quoi et quelles sont ses aspirations.

QUARANTE-CINQUIÈME DIT

La preuve de l'existence d'un Dieu unique et tout-puissant est que, depuis des millénaires, les hommes parlent en différentes langues de cette existence et que tous, quelle que soit leur religion, attribuent à Dieu l'amour et la justice.

Nous ne sommes pas des démiurges mais des mortels qui connaissent le monde d'après les choses créées. Nous sommes destinés à servir l'amour et la justice. Et ce qui nous différencie l'un de l'autre, c'est le degré de conscience que nous pouvons avoir des oeuvres du Très-Haut.

Tout en L'adorant et en ayant la foi, nous n'avons pas le droit de dire qu'il nous est possible de contraindre autrui à croire et L'adorer.

L'humanité a pour principe premier l'amour et la justice, qui sont présents en toute chose et décident de tout. C'est le couronnement de l'oeuvre du Très-Haut.

Celui en qui dominant les sentiments d'amour et de justice est un sage, un savant. Il ne nous est pas donné d'inventer la sagesse et la science, nous ne pouvons que voir, palper le monde créé, et saisir par la raison son harmonie.

Traduction Antoine GARCIA

VOCABULAIRE

baï: un paysan aisé et, plus généralement, tout riche.

batyr: littéralement, 'preux'.

charia: la loi islamique.

djuiguite: cavalier d'élite; plus largement, tout homme hardi en selle.

el bassy: le chef du peuple.

Fatihah: la première sourate du Coran.

hadith: recueil des actes et paroles de Mahomet.

jaouanmart: noblesse d'âme, du cœur.

jomart: celui qui se consacre aux œuvres de charité.

kafirs: païens, mécréants.

ker: arrogant, présomptueux.

kerbez: dandy, zazou.

kerden: vaniteux.

khazret: serviteur d'une mosquée.

koumys: lait de jument fermenté.

moukhafaza: la fermeté des positions (arabe).

moukhalaza: l'art subtil de la polémique (arabe).

myrza: personne riche et philanthrope.

Nogaïs: sobriquet donné aux Tatars.

nokaï: sot, empoté.

Quibla: le point vers lequel on se tourne en priant.

tarikah: courant religieux.

top bassy: le chef de la communauté.

SOMMAIRE

5

L'INGUERISSABLE TRISTESSE DU SAGE

19

POESIE

91

LE LIVRE DES DITS

209

VOCABULAIRE

ABAI: LE LIVRE DES DITS

Copyright © 1995

Bureau EL

Gornaia ulitsa 97, Almati
République du Kazakhstan

ISBN: 5-7667-0432-2

Traduction française

Antoine Garcia

Typographie

Avalon, Londres

Impression et reliure

Tiskarna Ljudska Pravica, Slovénie